



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Histoire Naturelle.

L'ÉPINE DE SAINT GÉROCHE.

A trois lieues de Coulommiers (1), on rencontre un pauvre petit village nommé Dagny. Ce village est situé sur le penchant d'une colline qui, d'un côté, domine la riante vallée de l'Auptain, arrosée par la rivière dont elle reçoit le nom, et de l'autre, est entourée par des bois épais, qui reposent agréablement la vue.

Mais les sites gracieux et accidentés ne sont pas rares en France... ce qui distingue ce pauvre petit village, c'est qu'il possède un phénomène d'histoire naturelle. Vous croyez peut-être, mesdemoiselles, que c'est un arbre gigantesque, une plante qui a des vertus miraculeuses..... mon Dieu, non ! c'est un simple arbuste, une épine noire.

L'ÉPINE DE SAINT GÉROCHE, c'est ainsi qu'on la nomme, fleurit deux fois par an. La première, au printemps, comme tous les arbustes de son espèce ; la seconde, en hiver, mais sans éruption de feuilles. A la fin du mois de décembre, souvent par un temps de glace et de neige, quand la végétation engourdie semble morte autour de lui, cet arbuste se couvre d'un millier de petites fleurs dont les pétales frêles et délicats s'entr'ouvrent respectés par la brise qui souffle et le froid qui détruit tout.

Deux années de suite, pendant la semaine de Noël, je suis allé visiter la floraison de l'épine de saint Géroche : il n'existe dans le village de Dagny et ses environs aucune épine qui présente la même particularité. Deux branches ayant été détachées de cet arbuste, six semaines avant la seconde floraison, j'ai mis dans l'eau l'extrémité inférieure de ces branches ; l'une de ces branches resta renfermée ; l'autre fut exposée au dehors : toutes deux fleurirent en même temps que l'arbuste dont elles avaient été détachées. D'autres branches ont été plantées, les unes près de cet arbuste, les autres beaucoup plus loin et dans des contrées différentes ; mais aucun de ces rejets n'a offert le même phénomène que l'arbuste d'où il avait été tiré.

Maintenant, si vous interrogez suree

(1) Département de Seine-et-Marne.

sujet les habitants de Dagny, ils vous raconteront cette légende :

« A la fin du mois de décembre de l'année 640, un saint abbé nommé Géroche, parcourant les campagnes appuyé sur un bâton d'épine, fut attaqué par des bandits. Une lutte terrible s'engagea : le saint abbé resta vainqueur ; mais, harassé de fatigue, il alla se reposer à l'écart, et planta son bâton d'épine dans la terre ; puis ayant continué son chemin sans emporter son bâton, ce bâton prit racine et devint la souche de l'arbuste, qui depuis a porté le nom du saint abbé. »

La science ne peut expliquer le phénomène de l'ÉPINE DE SAINT GÉROCHE : la légende sera-t-elle plus heureuse ? Je ne le crois pas...

Hippolyte DEROY.

Revue Littéraire.

Alienor, prieure de Lok-Maria, par Pitre-Chevalier. 2 vol. in-8°, chez Coquebert, 48, rue Jacob, à Paris.

Le baron du Liskoët, un des plus fidèles serviteurs de Henri IV, après l'avoir suivi sur les champs de bataille, avait été fait prisonnier par les Espagnols. Resté trois ans dans les fers, puis racheté par le maréchal d'Aumont, il revenait se reposer dans son château de Rustéfan, en Bretagne, et y célébrer le mariage de sa fille Alienor avec messire Odet de la Noue : ces jeunes gens avaient été fiancés par le baron dès leur enfance.

Accompagnée d'une soixantaine d'hommes d'armes et de gentilshommes bien montés et bien armés, Alienor chevauchait tristement près de son père : « A quoi songes-tu donc ? lui dit le baron ; tu vas à ta noce, et l'on dirait que tu suis ton enterrement. »

La jeune fille essaya de sourire, puis jetant un regard en arrière, elle répondit :

« Monsieur mon père, je comptais les gentilshommes qui doivent vous accompagner à Rustéfan.

— Et tu voyais qu'il en manque plusieurs. Un surtout, M. de Lestialla ? » Alienor rougit légèrement.

« Un ligueur ! Baron, dit un des gentilshommes, vous recevriez chez vous un ligueur ?

— Celui-ci n'est pas un ligueur comme un autre, répondit M. du Liskoët ; ma fille et moi nous lui devons la vie et l'honneur. Pendant les premiers jours du siège de Kemper, Alienor et ma nièce allaient souvent porter des secours à de pauvres *pen-nety* (1). Un matin elles sont surprises par une troupe de ligueurs ; mais à peine le chef a-t-il reconnu ses captives, qu'il s'excuse de les avoir interrompues dans leur pieuse action, et il allait les ramener au château, lorsque ses soldats déclarent qu'ils veulent garder leur proie. « Ces demoiselles sont de bonne maison, disent-ils ; leurs familles les rachèteront bien cinq cents écus. — En voici la moitié, répond le chef en leur jetant sa bourse ; vous savez ce que vaut ma parole ?... vous aurez demain le reste de la somme. » Le capitaine escorta ses prisonnières jusqu'en face de Lok-Maria ; elles lui demandèrent son nom. — Ronan de Lestialla, — dit-il en s'éloignant avec sa troupe. Bientôt après ce fut mon tour. Allant à Kemper, je tombai au pouvoir du comte de Lépinoy. Je devais me préparer à mourir ou à lui compter mille écus au soleil. Je déclarai que je n'en avais pas le premier sou, et il allait me faire arquebuser, lorsqu'un écuyer lui apporta ma rançon de la part du seigneur de Lestialla. C'était donc quatre mille cinq cents livres que je devais à ce généreux ennemi. Sa quittance fut plus extraordinaire encore que son prêt. A la fin du dernier assaut livré à Kemper, un

(1) Journaliers cultivateurs presque toujours misérables.

ligueur croise l'épée avec moi, se laisse entourer par mes gens et devient mon prisonnier... c'était M. de Lestialla... Comme je m'écriais : « Je vous dois quatre mille cinq cents livres. — C'est moi qui vous les dois, messire, me répondit-il, car ma rançon fut toujours estimée le double de cette somme. » Et il voulut ainsi demeurer mon captif. Mais, continua M. du Liskoët, je ne comprends pas qu'il ait manqué au rendez-vous ce matin, non que je me croie aucun droit sur sa personne, c'est parce que je l'ai invité au mariage de ma fille. »

Les plus profondes divisions déchiraient alors la France. Une foule de rivaux en disputaient le trône à Henri de Bourbon. Cependant, à l'aide de son épée, le Béarnais resserrait chaque jour le cercle de la ligue. Déjà il avait réduit les plus importantes provinces, il ne lui restait plus que deux points à enlever : la Bretagne et Paris.

Il se chargea de Paris, et envoya le maréchal d'Aumont conquérir la Bretagne, qu'il trouva sous la dépendance du duc de Mercœur.

Mercœur était un des membres les plus puissants de la famille des Guises. Beau-frère de Henri III, qui l'avait nommé gouverneur de Bretagne, il avait épousé Marie de Luxembourg, dernier rejeton du sang des ducs de Bretagne. On disait que le génie de cette femme était aussi élevé que sa naissance et qu'elle poussait son mari à des destins plus grands que ceux d'un lieutenant du roi de France.

Néanmoins, tout en s'emparant de l'Armorique à la mort de Henri III, Mercœur cacha sa révolte sous le masque de la religion, feignit de continuer l'œuvre défensive de la ligue, et ne changea rien non plus à son titre de gouverneur. Ces timides précautions mécontentèrent ses partisans et furent regardées comme une faute grave, mais il en fit une bien plus grande en ouvrant les ports de l'Armorique aux Espagnols, qui s'abattirent comme des oi-

seaux de proie sur ce malheureux pays et y livrèrent à tous les excès. Les ligueurs les imitèrent. Ils pillaient les villages, assiégeaient les maisons, massacraient les hommes, déshonoraient les femmes. Tant de violences épuisèrent la patience bretonne. Les paysans se soulevèrent, et la Cornouaille ne fut plus qu'un champ clos où l'on s'entreégorgeait. Aussi, quoique nombreuse, l'escorte de M. du Liskoët ne l'était pas assez pour le rassurer, et il venait de donner l'ordre de hâter la marche lorsque M. de Lestialla parut.

« Je vous avais défendu de venir, lui dit Alienor, à voix basse. — Je suis l'hôte et le prisonnier de votre père, mademoiselle, répondit-il sur le même ton ; mais dites-moi que vous aimez messire Odet de la Noue, et je jure que vous ne me reverrez plus. »

Alienor garda le silence, puis armant ses yeux du plus de sévérité qu'elle put : « De quel droit, monsieur, lui demanda-t-elle, osez-vous ainsi m'interroger ?

— Du droit que mon amour me donne de vous sauver. Ce mariage ferait votre malheur, je le sais ; aussi j'atteste Dieu et mon épée qu'il n'aura pas lieu... Voilà pourquoi je suis ici. »

M. de Lestialla achevait à peine de prononcer ces mots, que des paysans effrayés vinrent annoncer que les bandes de la Fontenelle étaient à peu de distance.

On délibéra si l'on reculerait ou bien si l'on changerait de route ; mais il était déjà trop tard, on se trouvait enveloppé par les brigands. M. de Lestialla fit des prodiges de valeur, dégagea Alienor, qui était tombée au pouvoir des gens de la Fontenelle, et parvint à les mettre en fuite, vaillamment soutenu par le baron et son escorte.

Après avoir fait relever les morts et les blessés, M. du Liskoët donnait le signal du départ, lorsqu'on s'aperçut que M. de Lestialla manquait. On dut le croire mort ou prisonnier de la Fontenelle, ce qui semblait équivalent.

Il y avait déjà quelques jours qu'Alienor était arrivée au château de Rustéfan, lorsque les habitants des villages environnants résolurent d'aller en grande pompe recevoir messire Alain de Kerihuel, recteur de Pont-Avon, délivré des mains des Anglais, dont il était demeuré prisonnier pendant plusieurs années.

Le jour fixé pour la réception du recteur était celui où messire Odet de la Noue devait arriver à Rustéfan. Alienor, pour retarder une entrevue qu'elle redoutait, alla, elle aussi, à la rencontre du recteur. Lorsqu'il parut, toutes les têtes se découvrirent, et Alienor fut si attendrie à la vue de cet homme qui avait été le meilleur ami de sa mère, qu'elle allait le suivre jusque dans l'église... lorsqu'elle se rappela qu'elle était protestante. Comme elle demeurait sur le seuil, plongée dans ses réflexions, un grand bruit de chevaux se fit entendre : c'était M. de la Noue et sa suite. Ainsi surprise par son flancé, et ne voulant pas se trouver sur son passage, mademoiselle de Liskoët entra dans l'église, puis elle courut s'agenouiller sur le tombeau de sa mère.

Alienor pria avec ferveur, lorsque messire Alain de Kerihuel s'approcha d'elle : — « Priez, mon enfant, lui dit-il, priez ! car le Seigneur vous écoute ! C'est lui qui m'a fait revenir pour exaucer le dernier vœu de votre mère.

— Le dernier vœu de ma mère ! s'écria la jeune fille étonnée. Je sais que vous étiez son ami, son chapelain, son confesseur.... Mais je suis protestante ; sortons de ce lieu, messire, car en y restant je désobéis à mon père.

— Vous obéissez à Dieu, qui veut que vous m'entendiez ici. Écoutez-moi donc, ma fille.

Il y aura vingt ans après-demain que votre mère me fit appeler secrètement. Vous étiez dans un berceau placé près de son lit. Elle semblait mourante et se ranimant à ma vue : « Mon père, me dit-elle, ouvrez le ciel à cet enfant ! » Je mis mon étoile, je

récitai le symbole de la foi, votre mère y répondit de sa voix éteinte ; je répandis sur vous le sel de la sagesse, l'eau pure et l'eau consacrée. »

Cette révélation fit pâlir Alienor de terreur et de joie : « Grand Dieu ! s'écria-t-elle, j'ai donc été catholique ?

— Vous l'êtes encore par le baptême, mon enfant, car le ministre réformé qui vous baptisa le lendemain ne put détruire l'œuvre du Seigneur. Voici, continua M. de Kerihuel, une croix que votre mère avait toujours portée et une lettre qu'elle m'avait chargée de vous remettre.

« Ma chère enfant, disait la baronne à sa » fille, c'est du fond de la tombe, ou plutôt » c'est du haut des cieux, que je vais te » parler. Ignorant que tu avais été baptisée, » ton père t'a élevée dans sa religion et t'a » fiancée à un calviniste. Écoute ma prière, » ô mon Alienor ! Ton âge t'a dispensée du » serment des fiançailles ; aujourd'hui que » tu as la plénitude de ta raison, vois si tu » peux te marier sans renoncer à la foi dont » le sceau fut mis sur tes lèvres... accorde ta » confiance à l'homme de Dieu qui eut toute » la mienne. »

Cette lecture bouleversa mademoiselle du Liskoët. Son cœur l'entraînait à obéir à sa mère, mais elle craignait de résister aux volontés de son père. « Conseillez-moi, dit-elle à messire de Kerihuel ; on m'attend au château pour célébrer mon mariage. Que faut-il faire ?

— Mademoiselle, répondit le recteur, l'appel de votre mère a-t-il touché votre cœur ? Voulez-vous, selon son vœu, prêter une oreille docile à mes instructions ?

— Oui, messire, je le veux.

— Eh bien, il faut agir franchement. Il faut aller à votre père et lui dire que ce mariage est impossible.

— Lutter avec mon père ! s'écria la jeune fille effrayée ; je ne l'oserai jamais.

— Demandez-lui un délai de quelques jours, et le ciel nous enverra ses inspirations ou ses secours. »

La confiance du recteur passa dans l'âme d'Alienor. Rentrée au château, elle fit prier le baron de la recevoir, lui raconta les circonstances de son baptême, lui lut la lettre de madame du Liskoët, et se jetant aux genoux de son père, le supplia de la dispenser d'un mariage qui ferait le malheur de sa vie.

« C'est messire de Kerihuel qui vous encourage à me désobéir, s'écria le baron avec colère; mais si le mariage dont il a eu l'audace de vous détourner n'a pas lieu, il saura quel air on respire dans mon donjon.

— Détrompez-vous, mon père, reprit Alienor, empressée de justifier le recteur. Si messire de Kerihuel m'a inspiré la franchise, ce n'est point lui qui a mis dans mon cœur de l'éloignement pour M. de la Noue. Ceci est un secret que Dieu seul a lu jusqu'ici dans mon âme, mais qu'il est temps de vous révéler... je ne puis épouser messire de la Noue, parce que j'en aime un autre.

— Un autre! répéta M. du Liskoët en haussant les épaules et éclatant de rire; qui est donc cet autre? »

Alienor allait le nommer, lorsqu'un écuyer anonça que M. de Lestialla venait d'arriver au château. Si cette nouvelle donna une grande joie à Alienor, en même temps elle arrêta sa confidence. Aimer ce ligueur alors qu'il n'existait plus, était une grande faute; mais l'aimer vivant était un crime dont elle ne pouvait faire l'aveu.

« Préparez-vous à m'obéir demain sans retard, dit M. du Liskoët à sa fille en la quittant; j'ai fait une promesse à M. de la Noue, et rien ne peut vous dispenser de l'acquiescer; car le jour où l'on pourrait dire que le baron de Rustéfan a manqué à sa parole, je n'aurais plus qu'à me cacher dans la tombe.

— Je vous obéirai, mon père, » répondit Alienor atterrée.

Dix minutes après, mademoiselle du Liskoët était à table entre Odet de la Noue et de Lestialla; celui-ci interrogea assez adroitement Alienor pour comprendre jus-

que par son silence ce qui se passait dans son cœur.

Le lendemain tout était prêt pour la cérémonie du mariage; on n'attendait plus que la fiancée et le ministre Sansom; mais les heures s'écoulaient; on ne voyait venir personne. Messire Odet de la Noue commençait à s'inquiéter, et la colère s'emparait du baron, quand le ministre arriva pâle, en désordre. Il venait, disait-il, de rencontrer mademoiselle du Liskoët à l'entrée d'un petit bois, et tous deux se dirigeaient vers le château lorsqu'une bande de brigands l'avait enlevée...

« Ma fille enlevée! » s'écria le châtelain d'une voix formidable; et tout le monde était dans la stupeur, lorsque le baron reçut un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle du Liskoët n'est point au pouvoir des brigands. Elle ne devait ni ne pouvait épouser messire de la Noue. L'homme qui veille sur elle la rendra pure à sa famille. Il n'a plus de motif de cacher son nom.... *Mor Vaniel le ligueur* (1). »

Ainsi, s'écria M. du Liskoët, ce jeune homme se jouait de moi!... Cependant je ne puis le maudire, car il m'a sauvé la vie... mais, à demain, à Kemper, et *vive le roi!* c'est là, messieurs, dit-il à ses gentils hommes, que nous retrouverons *Mor Vaniel le ligueur*. »

Pendant ce temps Alienor était conduite au prieuré de Lok-Maria. Arrivée sur le seuil, elle reçut une lettre de M. de Lestialla.

« Je vous ai enlevée à votre père, lui dit-il, mais je vous confie à Dieu. J'espère avoir rempli les volontés du ciel, de votre mère et de votre cœur. Messire du Liskoët est à Kemper avec l'armée royaliste; le sort des combats va décider entre sa cause et la mienne. Priez pour celle qui doit

(1) *Mor Vaniel* signifie la grande bannière, il fut donné à M. de Lestialla par les paroisses à la tête desquelles il défendait la Bretagne.

« nous sauver tous en sauvant la Bretagne ;
« et si vous pardonnez à celui qui vous a en-
« levée, dites-le-lui par un seul regard. »

Alienor se retourne... Mor Vaniel était là, debout... elle avait devant elle le plus terrible ennemi du roi de France, le célèbre chef des paroisses Kernewotes, en un mot, *Mor Vaniel le ligueur* ; et quand il demanda à la jeune Bretonne si elle maudissait le défenseur de la Bretagne, il reçut pour réponse la croix d'or de madame du Liskoët.

Les troupes de Henri IV, sous les ordres du duc d'Aumont, furent battues à Kemper. Le duc de Mercœur et Mor Vaniel entrèrent triomphants dans cette ville. On convoqua un conseil à l'évêché. Les seigneurs et les chefs qui, avec des intentions si différentes, soutenaient le duc de Mercœur, se trouvèrent en présence. Don Juan d'Aquila, commandant les troupes espagnoles, ouvrit la délibération en demandant à Mercœur la moitié de ses forces pour aller au secours des Espagnols assiégés dans Krozon. A cette condition, la flotte espagnole débarquerait sur la côte ses vingt mille auxiliaires et chasserait pour jamais les royalistes de la Bretagne. La promesse était belle, mais dangereuse... la discorde éclata dans le conseil. Les Bretons s'engagèrent à marcher vers Krozon pour délivrer les Espagnols, non pour leur ouvrir le chemin de Kemper. *Mor Vaniel* refusa même toute espèce de secours, déclarant que si la flotte de Philippe II abordait l'Armorique, il se joindrait aux troupes de Henri IV contre les troupes étrangères. Le duc de Mercœur, se flattant que le ligueur n'exécuterait pas ses menaces, céda aux demandes de don Juan d'Aquila ; alors *Mor Vaniel* se leva, arracha la plume rouge qui flottait sur sa toque en s'écriant : « Puisque la ligue et la Bretagne se séparent, je reste du côté de la Bretagne. Adieu donc, monsieur le duc, jusqu'au jour où les lions castillans ne fouleront plus les hermines armoricaines. » Et quittant la salle

malgré tous les efforts faits pour le retenir, il alla rejoindre ses bandes sur les hauteurs de Frugy.

Le surlendemain don Juan d'Aquila amenait au secours de ses compatriotes assiégés dans Krozon la moitié de la garnison de Kemper. Si les espagnols tenaient jusqu'à l'arrivée de la flotte, ils demeureraient maîtres de la Cornouaille. Quatre assauts avaient été donnés et repoussés lorsque l'on apprit l'arrivée de la flotte espagnole en vue de Saint-Pol de Léon... Il ne restait plus que vingt-quatre heures pour vaincre ou pour mourir. Tout à coup apparaît une armée de Bretons. Les royalistes se croient perdus en entendant le terrible cri des paroisses : *Doué pénigo Mor Vaniel !* mais à peine ce cri a-t-il ébranlé les airs, qu'un second cri va terrifier les ligueurs ; ce cri est : *Mort aux Espagnols et Bretagne aux Bretons !* Au même instant apparaît *Mor Vaniel*. Les Espagnols reculent et roulent éperdus les uns sur les autres ; leurs palissades incendiées les engloutissent au milieu des flammes. Alors les royalistes entrent dans la forteresse croulante, et *Mor Vaniel*, se dérobant au triomphe qu'ils lui préparent, s'élance à la poursuite des Espagnols ; mais il tombe dans le piège que lui a tendu don Juan d'Aquila, et, loin des siens, surpris au fond d'un ravin par ceux qu'il vient de vaincre, il est garrotté et dirigé sur Kemper avant qu'on ait pu le secourir.

Don Juan livra son prisonnier au conseil de la ligue, qui jugeait en dernier ressort tous les crimes et délits. Accusé d'avoir passé à l'ennemi au milieu du combat, crime le plus capital qui pût se commettre ! *Mor Vaniel* sentit bien que toute défense était inutile ; il se consolait de mourir pour son pays, après l'avoir affranchi du joug espagnol ; mais une pensée vint le troubler... il se souvint d'Alienor et versa ses premières larmes...

A ce moment on introduisit dans sa chambre messire de Kérihuël et un adolescent qui semblait être un enfant de

chœur. La porte venait de se refermer sur eux, lorsque Mor Vaniel poussa un cri de joie... le prétendu enfant de chœur c'était Alienor : « Je viens pour vous sauver ! lui dit-elle.

— Me sauver ! et comment ?

— Votre juge le plus terrible est mon oncle, lui répond Alienor ; il sait que vous avez été mon ravisseur, et comme tel il vous condamnera à mille morts ; mais il respectera vos jours lorsqu'il saura que vous êtes mon époux.

— Votre époux ! » s'écria le ligueur ; et telle était son émotion qu'il ne put ajouter une parole.

Messire Alain de Kérihuel apprit au capitif comment il avait pu s'introduire près de lui en qualité de confesseur ; puis tirant de dessous sa robe l'image du Christ et les ornements sacrés, il fit agenouiller M. de

Lestialla et Alienor... Lorsqu'ils se relevèrent, ils étaient unis pour jamais devant Dieu. Le ligueur, absorbé dans son bonheur, avait oublié les choses de la terre, lorsqu'il lui fallut y revenir pour entendre sa condamnation à mort que le greffier vint lui lire.

« O mon Dieu ! je suis arrivée trop tard ! » s'écria Alienor.

En effet, toutes les sollicitations furent vaines. Le lendemain même la sentence portée contre Mor Vaniel fut exécutée ; et avec lui périt l'espoir qu'avaient conservé les Bretons de redevenir indépendants. Henri IV ayant abjuré le calvinisme, tout prétexte de ligue était aboli. Le duc de Mercœur ne tarda pas à faire sa soumission, et Alienor se retira à Lok-Maria, dont elle mourut prieure en 1625.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Littérature Etrangère.

LE UMILE VIRTU.

FRAGMENTO.

L'umiltà, o mammoletta, che ti copre,
Perchè tal simpatia ne cuori istilla ?
Grande non è virtù sol quando in opre
Gloriose s'esercita e sfavilla ;
Talor inclita è pure e non la scopre
Fuorchè d'intimo amico la pupilla :
Amo, o splendida rosa, il tuo decoro,
Ma al par di te la mammoletta onoro.

SILVIO PELLICO.

LES HUMBLES VERTUS.

FRAGMENT.

Pourquoi, ô violette, l'humilité qui te couvre
éveille-t-elle dans les cœurs tant de sympathie ? Non-seulement la vertu est grande lorsqu'elle éclate dans l'exercice d'œuvres glorieuses, mais elle n'est pas moins noble, dérobée à tous les regards, excepté à ceux d'un ami intime. J'aime ta parure, ô brillante rose ; mais j'honore la violette à l'égal de toi.

M^{me} ELISA VAN-TENAC.



Ayuntamiento de Madrid

Éducation.

LÉGENDES POPULAIRES.

Le Juif Errant.

Il est ordinairement impossible de découvrir l'origine véritable d'une légende populaire et même de préciser l'époque où elle a commencé de courir par le monde; on peut la comparer presque toujours à une épidémie dont les causes secrètes échappent aux recherches de la science, et qui n'en a pas moins une existence reconnue, des effets manifestes et une marche occulte qu'on ne saurait ni prévoir ni arrêter.

Ainsi la légende du Juif errant, qui fut l'entretien de tout le moyen âge et qui circule encore parmi le peuple des campagnes dans la plupart des contrées de l'Europe, est sans doute bien antérieure à la fin du douzième siècle; quoiqu'on n'en trouve pas trace auparavant dans les chroniques. Depuis cette époque seulement, on constate de loin en loin la croyance générale qui l'avait admise comme un fait avéré, surtout en Allemagne, où les esprits, naturellement rêveurs et mystiques, étaient plus portés à la superstition et à la foi aveugle, qui font la fortune des légendes populaires.

Cette légende fameuse a sans doute pris sa source dans une belle et imposante allégorie imaginée par quelque prédicateur, ou plutôt par quelque poète qui a personnifié la nation juive sous les traits du Juif errant. Les juifs avaient demandé la mort de Jésus-Christ à Pilate, en disant : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » les juifs avaient crucifié le Fils de Dieu en l'insultant à sa dernière heure; leur châtement ne se fit pas attendre, châtement prédit par Jésus lui-même, qui

donnait des larmes à Jérusalem condamnée à périr : ils furent, après la destruction de cette ville par Titus, expulsés de leur patrie et dispersés dans l'empire romain. Dès lors on a vu s'accomplir cette étrange destinée d'un peuple qui survit à sa dispersion, et qui conserve, au milieu des autres peuples, sa nationalité, son caractère, ses lois et sa religion, malgré les persécutions continuelles qu'on lui fait partout subir. Outragé, spolié, chassé, il ne se décourage jamais; il change d'asile avec résignation; avec opiniâtreté il revient sans cesse dans les mêmes lieux; il brave de nouveau les dangers auxquels il avait à peine échappé; il affecte d'être pauvre pour s'enrichir impunément; il se cache pour se soustraire aux avanies et aux supplices; il ne veut pas abdiquer pourtant sa physionomie et son costume, parce qu'il persiste à rester juif jusqu'à la venue du Messie, qu'il attend avec confiance. Tel a été le sort des juifs jusqu'à nos jours; telle est aussi la triste condition du Juif errant, selon la légende.

On peut dire que l'arrêt du ciel qui frappa les juifs en expiation du déicide, et qui les laissa traîner d'un bout du monde à l'autre leur déplorable individualité, que n'ont jamais absorbée ni même effacée les nations étrangères à travers lesquelles ils errent éternellement, on peut dire que cet arrêt terrible se trouve admirablement symbolisé dans l'histoire du Juif errant.

Avant le treizième siècle, cette histoire était déjà fort accréditée chez tous les peuples chrétiens : les croisés l'avaient peut-être rapportée de la Palestine, ou plutôt elle se rattachait aux solennelles traditions de l'an 1000, qui, d'après une fausse interprétation d'un passage de l'Évangile, avait été l'effroi de l'Eglise catholique. L'an 1000 devait être marqué par la fin du monde, la venue de l'Antechrist et le jugement dernier : l'Antechrist ne vint pas, le monde ne finit point, en dépit des signes menaçants qui semblaient l'annoncer : inondations, famines, pestes, éclipses

de lune et de soleil; mais, comme sans doute les fourbes ne manquèrent pas pour exploiter la terreur universelle en jouant le rôle de l'Antechrist et en ramassant beaucoup d'aumônes à ce titre, on en conclut sans doute que ces prétendus Antechrist, qui avaient apparu çà et là, n'étaient autres que le Juif errant qui ne pouvait séjourner au même endroit, et qui se transportait d'orient en occident avec la rapidité du vent et de l'éclair.

Dès lors les imaginations furent frappées de la singulière et merveilleuse histoire que l'on raconta sur ce pauvre Juif, qui recueillit une partie de la haine qu'on avait pour les juifs en général; les doctes théologiens s'emparèrent de cette histoire que répétaient à l'envi toutes les voix naïves du peuple, et ils la firent concorder autant que possible avec les textes évangéliques. Quelques-uns essayèrent de prouver que le Juif errant était Malchus, à qui saint Pierre coupa l'oreille dans le jardin des Olives; ceux-ci n'hésitèrent pas à soutenir que c'était le mauvais larron qui accomplissait ainsi sa punition de par le monde, tandis que le bon larron restait assis à la droite de Jésus Christ dans la Jérusalem céleste; ceux-là avancèrent, avec moins d'assurance, que ce pouvait être Pilate lui-même; mais le peuple préféra s'en tenir à ce qu'il savait du Juif errant, et ne voulut rien changer à la légende qu'il avait faite, dans son ignorante et pieuse ferveur.

Cependant le Juif errant ne s'étant pas montré en Europe depuis l'an 1000, il fallut bien supposer qu'on le voyait quelque part; on pensa naturellement qu'il devait se plaisir davantage en Orient, et qu'il errait plus volontiers dans les rues de Jérusalem que dans celles de Paris, de Rome ou de Londres. On interrogea donc les gens qui revenaient de la Terre-Sainte, et on leur demanda s'ils n'avaient pas rencontré le Juif errant; les uns répondirent non, les autres oui; car les voyageurs, fussent-ils croisés ou pèlerins, n'étaient pas

moins enclins, dans ce temps-là, à faire des contes, mais ils y croyaient eux-mêmes les premiers en les faisant. Ce ne fut qu'en 1218 qu'on eut, de la bouche d'un témoin respectable, certains détails précis sur ce singulier personnage, dont l'existence n'était révoquée en doute par personne. Un archevêque de la Grande-Arménie, qui vint en Angleterre pour y visiter les reliques et les lieux saints, s'arrêta au célèbre monastère de Saint-Alban, y fut reçu avec beaucoup d'égards et de respect, et narra, en présence de l'abbé et des moines, la légende suivante, qui nous a été conservée par le chroniqueur Matthieu Paris, et que nous traduisons du latin dans toute sa naïveté.

« Lorsque Jésus fut amené du jardin des Olives au prétoire devant Pilate pour y être jugé, Pilate, ne trouvant pas qu'il fût coupable, dit aux juifs qui l'accusaient : « Prenez-le et jugez-le selon votre loi. » Mais les juifs redoublant leurs cris, Pilate mit en liberté le voleur Barrabas, et leur livra Jésus pour être crucifié. Les juifs traînèrent Jésus hors de la salle du prétoire, et quand il tomba sur le seuil, Cartaphilus, qui était portier du prétoire, le poussa insolemment en le frappant du poing dans le dos, et en lui disant avec un rire moqueur : « Va donc plus vite, Jésus, va ! pourquoi t'arrêtes-tu ? » Et Jésus, tournant vers lui un visage sévère, repartit : « Je vais, et toi tu attendras jusqu'à ce que je vienne ! » Or, suivant la parole du Seigneur, Cartaphilus attend encore la venue de Jésus-Christ. Il avait environ trente ans à l'époque de la Passion, et toujours, chaque fois qu'il atteint le terme de cent ans, il est saisi d'une étrange infirmité qui semble incurable et qui se termine par une léthargie, à la suite de laquelle il redevient aussi jeune qu'il l'était au moment de la Passion. Cependant, après la mort du Christ, Cartaphilus se fit chrétien, fut baptisé par l'apôtre Ananie, et prit le nom de Joseph. Aujourd'hui ce Joseph habite

d'ordinaire l'une ou l'autre Arménie et les différentes contrées de l'Orient; c'est un homme de sainte conversation et de grande piété, parlant peu et avec circonspection, tellement qu'il n'ouvre pas la bouche à moins d'en être prié par les évêques et les religieuses personnes avec lesquelles il passe sa vie; alors il parle des choses d'autrefois, il s'entretient volontiers de la passion et de la résurrection du Fils de Dieu; il raconte toutes les particularités de cette résurrection, d'après le témoignage de ceux qui ressuscitèrent avec le Christ et qui apparurent à plusieurs en divers lieux; il raconte aussi comment les apôtres se séparèrent pour aller prêcher l'Evangile, et il dit tout cela sans jamais sourire, sans légèreté de paroles, sans aucune apparence de rancune ni de blâme; car, plongé dans les larmes et rempli de la crainte du Seigneur, il attend sans cesse que Jésus-Christ vienne dans sa gloire juger les vivants et les morts, et il tremble de le trouver encore irrité contre lui à l'heure du dernier jugement. On accourt en foule, des parties du monde les plus éloignées, pour voir et pour entendre ce saint homme: si ce sont des personnes recommandables qui l'interrogent, il satisfait brièvement à leurs questions; mais il refuse tous les présents qui lui sont offerts, et il se contente d'une nourriture frugale et d'un modeste vêtement. Cartaphilus place son espoir de salut éternel dans l'ignorance où il était à l'égard du Fils de Dieu, qui fit cette prière à son Père: « Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font! » Il se rappelle que saint Paul pécha comme lui, et mérita sa grâce aussi bien que saint Pierre, qui avait renié son maître par faiblesse ou plutôt par peur. Il se flatte donc d'obtenir également l'indulgence divine, et il se complait dans cette espérance qui l'empêche d'attenter à ses jours. »

L'archevêque arménien, qui faisait ce merveilleux récit aux bons moines de Saint-Alban, ajouta qu'il connaissait personnel-

lement Cartaphilus, et qu'il l'avait même admis à sa table peu de temps avant d'entreprendre un voyage en Occident. Le doute n'était plus possible, après un pareil témoignage de la part d'un prélat aussi vénérable, qu'on ne pouvait soupçonner de mensonge ni même d'erreur. La légende du Juif errant passa dès lors de bouche en bouche, telle que les moines de Saint-Alban l'avaient recueillie, telle que Matthieu Paris l'avait consignée dans sa chronique. Elle traversa la mer, se répandit en France, puis dans les Pays-Bas, puis en Allemagne, où elle paraît avoir rencontré plus de foi et plus de sympathie que partout ailleurs, sans doute parce que les juifs y étaient plus nombreux que dans le reste de l'Europe.

Ce n'est pourtant que trois siècles après la publication de cette légende en Angleterre que nous la retrouvons d'une manière certaine en Allemagne, sans autre métamorphose que celle du nom de *Cartaphilus*, devenu par corruption *Ahasverus*. Voici une lettre datée du 29 juin 1564, qui prouverait que le Juif errant vivait et se montrait encore à cette époque. Cette lettre, écrite en allemand par quelque bon catholique de Hambourg, circula d'abord manuscrite, et fut imprimée bientôt avec ce texte de l'Evangile en suscription : *En vérité je vous le dis, il y en a ici aucuns qui ne goûteront pas la mort jusqu'à ce qu'ils voient venir le Fils de l'homme en son royaume*. La traduction française de cette curieuse lettre, qui parut plus tard à Leyde, est assez peu connue pour que nous la reproduisions ici dans le langage original dont la simplicité éloigne toute idée d'imposture et d'exagération.

« Monsieur, n'ayant rien de nouveau à écrire, je vous ferai part d'une histoire étrange que j'ai apprise il y a quelques années. Paul d'Eitzen, docteur en théologie et évêque de Sileszing, homme de bonne foi et recommandable pour les écrits qu'il a mis en lumière depuis qu'il fut élu

évêque par le duc Adolphe de Holstein, m'a quelquefois raconté, et quelques autres, qu'étudiant à Witemberg en hiver l'an 1542, il alla voir ses parents à Hambourg; que le prochain dimanche au sermon, il vit, vis-à-vis de la chaire du prédicateur, un grand homme ayant de longs cheveux qui lui pendaient sur les épaules, et pieds nus, lequel oyait le sermon avec telle dévotion, qu'on ne le voyait pas remuer le moins du monde, sinon lorsque le prédicateur nommait Jésus-Christ, qu'il s'inclinait et frappait sa poitrine et soupirait fort : il n'avait autres habits, en ce temps-là d'hiver, que des chausses à la marine, qui lui allaient jusque sur les pieds, une jupe qui lui allait sur les genoux et un manteau jusques aux pieds; il semblait, à le voir, âgé de cinquante ans. Ayant vu ses gestes et habits étranges, Paul d'Eitzen s'enquit qui il était : il sut qu'il avait été là quelques semaines de l'hiver, et lui dit qu'il était Juif de nation, nommé Ahasverus, cordonnier de son métier, qu'il avait été présent à la mort de Jésus-Christ, et depuis ce temps-là, toujours demeuré en vie, pendant lequel temps il avait été en plusieurs pays; et pour confirmation de son dire, rapportait plusieurs particularités et circonstances de ce qui se passa lorsque Jésus-Christ fut pris, mené devant Pilate et Hérode, et puis crucifié, autres que celles dont les historiens et évangélistes font mention; aussi des changements advenus ès parties orientales depuis la mort de Jésus-Christ; comme aussi des apôtres : où chacun d'eux a vécu et souffert martyre : de toutes lesquelles choses il parlait pertinemment. Paul d'Eitzen, s'émerveillant encore plus du discours que de la façon étrange du Juif, chercha plus particulière occasion de parler à lui. Finalement l'ayant accosté, le Juif lui raconta que, du temps de Jésus-Christ, il demeurait en Jérusalem et qu'il persécutait Jésus-Christ, l'estimant un abuseur, l'ayant ouï tenir pour tel aux grands prêtres et scribes, et n'en ayant plus par-

ticulière connaissance, fit tout ce qu'il put pour l'exterminer; que finalement il fut un de ceux qui le menèrent devant le grand-prêtre, et l'accusèrent, et crièrent qu'on le crucifiât, et demandèrent qu'on le pendît plutôt que Barrabas, et firent tant qu'il fut condamné à mort; que la sentence donnée, il s'encourut aussitôt en sa maison par-devant laquelle Jésus-Christ devait passer, et le dit à toute sa famille, afin qu'ils le vissent aussi, et prenant en son bras un de ses petits enfants qu'il avait, se mit à sa porte pour le lui montrer. Notre Seigneur Jésus-Christ, passant chargé de sa croix, s'appuya contre la maison du Juif, lequel montrant son zèle courut à lui et le repoussa avec injures, lui montrant le lieu du supplice où il devait aller. Lors Jésus-Christ le regarda ferme et lui dit ces mots : « Je m'arrêterai et reposerai, et tu chemineras ! » Aussitôt le Juif mit son enfant à terre et ne put s'arrêter en sa maison. Il suivit et vit mettre à mort Jésus-Christ. Cela fait, il lui fut impossible de retourner en sa maison en Jérusalem, et ne revit plus sa femme ni ses enfants. Depuis ce temps-là il avait toujours été errant en pays étrangers, sinon environ cent ans il fut en son pays et trouva Jérusalem ruinée, de sorte qu'il ne reconnaissait rien par la ville. Or il ne savait ce que Dieu voulait faire de lui, de le retenir si longtemps en cette misérable vie, et s'il le voulait peut-être réserver jusqu'au jour du jugement, pour servir de témoin de la mort et passion de Jésus-Christ, pour toujours convaincre les infidèles et athéistes; de sa part, il désirait qu'il plût à Dieu de l'appeler. Outre cela, Paul d'Eitzen et le recteur de l'école de Hambourg, homme docte et bien versé ès histoires, conférèrent avec lui de ce qui s'est passé en Orient depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à présent, dont il satisfait; de sorte qu'ils en étaient émerveillés. Il était homme taciturne et retiré, et ne parlait pas si on ne l'interrogeait; quand on le conviait, il y allait et buvait et mangeait

peu ; si on lui baillait quelque argent, il ne prenait pas plus de deux ou trois sous, et tout à l'heure les donnait aux pauvres, disant qu'il n'en avait que faire pour lors et que Dieu aurait soin de lui. Tout le temps qu'il fut à Hambourg, on ne le vit point rire ; en quelque pays qu'il allât, il parlait le vulgaire, car il parlait le saxon comme s'il eût été natif de Saxe. Plusieurs hommes de divers pays allèrent à Hambourg pour le voir ; et en furent faits divers jugements ; le plus commun fut qu'il avait un esprit familier. Paul d'Eitzen ne fut pas de cette opinion, d'autant que non-seulement il oyait et discourait volontiers de la parole de Dieu ; mais aussi ne pouvait endurer un blasphème ; et s'il oyait jurer, il montrait un zèle avec dépit et pleurs, disant : « O misérable homme, misérable créature ! comment oses-tu ainsi prendre en vain le nom de Dieu et en abuser ? Si tu avais vu avec combien d'amertumes et de douleurs Notre-Seigneur a enduré pour toi et moi, tu aimerais mieux souffrir pour sa gloire que de blasphémer son nom. » Voilà ce que j'ai appris de Paul d'Eitzen et de plusieurs autres personnages dignes de foi, à Hambourg, avec autres circonstances. »

Cette lettre, dont rien ne constate l'authenticité, rappelle la plupart des circonstances du récit de l'archevêque arménien du treizième siècle. Elle remit en vogue la légende du Juif errant, que l'on se figura voir passer dans tous les mendians vagabonds qui demandaient l'aumône en récitant des prières et en psalmodiant des cantiques. L'an 1575, Christophe Ehinger et Jacobus, envoyés par le duc de Holstein à Bruxelles pour y réclamer le paiement des gens de guerre que le duc avait amenés au service du duc d'Albe en 1572, trouvèrent sur leur route le Juif errant qui parlait bon espagnol, et qui se fit connaître pour ce qu'il était. A quelques années de là, le Juif errant, celui-ci ou un autre, entra à Strasbourg, se présentait aux magistrats, et leur déclarait qu'il avait passé par leur

cité deux cents ans auparavant, ce qui fut vérifié dans les registres de la ville : ce Juif-là parlait si bien allemand, qu'il dut expliquer cette particularité suspecte, en disant que, suivant la permission de Dieu, il entendait et parlait la langue d'un pays dès qu'il y avait mis le pied. Il ne demeura pas longtemps à Strasbourg, et il exprima le regret de n'y pouvoir plus revenir, puisque son pèlerinage serait terminé quand il aurait parcouru les Indes occidentales, et que le jugement dernier ne manquerait pas d'arriver.

Cependant le pauvre Juif errant était encore en France, quoi qu'il en eût, dans l'année 1604. Deux gentilshommes, Gascons probablement, qui se rendaient à la cour de Henri IV, y annoncèrent la venue du Juif, ou Cartaphilus, ou Joseph, ou Ahasverus, qu'ils avaient rencontré en chemin et avec lequel ils s'étaient entretenus de la Passion de Jésus-Christ. Cette nouvelle courut aussitôt d'un bout du royaume à l'autre. Au mois d'octobre, le savant jurisconsulte Louvet, qui venait d'ouïr la messe à l'église Notre-Dame de la Basse-OEuvre de Beauvais, aperçut auprès des tours de l'évêché un vieillard, « environné de plusieurs petits enfants auxquels il faisait des remontrances, parlant de la Passion de notre Seigneur. On disait bien que c'était le Juif errant, mais néanmoins on ne s'arrêtait pas beaucoup à lui, tant parce qu'il était simplement vêtu qu'à cause qu'on l'estimait un conteur de fables, n'étant pas croyable qu'il fût au monde depuis ce temps-là. » Le docte Louvet n'osa pas s'approcher et le questionner, de peur d'être taxé d'aveugle crédulité ; et le Juif errant, qui ne faisait pas fortune à Beauvais, après une quête dans les maisons, se mit à exploiter les villages voisins, où il intéressa davantage la curiosité et la charité publiques. Il ne tarda pas à disparaître, et l'on imprima différentes relations, plus ou moins fantastiques, de son séjour dans les provinces de France. Comme son passage

coïncida avec des tempêtes et des tourbillons de vent qui abattirent des clochers, brisèrent des arbres et dévastèrent les champs, on en conclut que le Juif errant était voituré d'un lieu à l'autre par les ouragans, et l'on formula ce proverbe encore en usage aujourd'hui à l'occasion de ces coups de vent terribles, qui s'élèvent soudain au milieu d'une atmosphère tranquille et par un beau jour d'été, qui remplissent l'air de nuages de poussière et qui poussent d'effroyables sifflements, après lesquels la nature ébranlée reprend son calme et sa sérénité : *C'est le Juif errant qui passe !* disent, en se signant, les paysans de Bretagne et de Picardie.

Le passage du Juif errant en 1604 produisit, outre ce proverbe, la complainte historique qui était chantée sur le vieil air des *Dames d'honneur*, dans les veillées villageoises et dans les foires de campagne, jusqu'à ce qu'elle fût rajeunie, vers le milieu du siècle, par un poète de carrefour qui n'a pas signé son œuvre, afin d'en laisser tout l'honneur à son devancier anonyme :

Le bruit courait çà et là par la France,
Depuis six mois, qu'on avait espérance
Bientôt de voir un Juif qui est errant
Parmi le monde; pleurant et soupirant.

Comme de fait, en la rase campagne
Deux gentilshommes au pays de Champagne
Le rencontrèrent tout seul et cheminant,
Non pas vêtu comme on est maintenant.

De grandes chausses il porte à la marine,
Et une jupe comme à la florentine,
Un manteau long jusqu'en terre traînant;
Comme un autre homme il est au demeurant.

Ce que voyant, lors ils l'interrogèrent
D'où il venait, et ils lui demandèrent
Sa nation, le métier qu'il menait;
Mais cependant toujours il cheminait.

« Je suis, dit-il, Juif de ma naissance,
Et l'un de ceux qui par leur arrogance
Crucifièrent le Sauveur des humains,
Lorsque Pilate en lava ses deux mains. »

Il dit aussi qu'il a bien souvenance
Quand Jésus-Christ à tort reçut sentence,
Et qu'il le vit, de sa croix bien chargé,

Et qu'à sa porte il s'était déchargé.

Lors le Juif par courroux le repousse,
L'injuriant et plusieurs fois le pousse,
En lui montrant le supplice apprêté
Pour mettre à mort sa grande majesté.

Notre Seigneur bien ferme le regarde
En lui disant : « A ceci prends bien garde :
Je reposerai et tu chemineras !

Partant, regarde à ce que tu feras. »

Tout aussitôt le Juif met à terre
Son petit fils et s'encourt à grand'erre;
Mais il ne sut jamais en sa maison
Mettre les pieds en aucune saison.

Hierusalem le lieu de sa naissance,
Femme et enfants ne fut en sa puissance
Jamais de voir, ni pas un sien parent;
Et par le monde s'en va ainsi errant.

De son métier cordonnier il dit être,
Et à le voir il semble tout champêtre.
Il boit et mange avec sobriété,
Et est honnête selon la pauvreté.

Longtemps il fut au pays d'Arabie,
Et aux déserts de la triste Libye
Et à la Chine, en l'Asie-Mineure
Jadis d'Éden et du monde l'honneur.

Comme et semblable en la stérile Afrique,
Au mont Liban, au royaume Persique,
Et au pays de l'odoreux Levant,
Toujours il va son chemin poursuivant.

Naguère était en la haute Allemagne,
En Saxonie, puis s'en va en Espagne,
Pour s'en aller les Anglais visiter,
En notre France puis après habiter.

Pour être à bout de son pèlerinage
Et accomplir son désiré voyage.
Il n'a plus rien qu'un tiers de l'Occident,
Et quelques îles pour aller, Dieu aidant.

Tout cela fait, le jugement attendre,
Il faut de Dieu, et repentant se rendre,
Afin, dit-il, qu'entre les réprouvés
Par nos mérites nous ne soyons trouvés.

« Je fais, dit-il, ici-bas pénitence;
Touché je suis de vraie repentance,
Je ne fais rien que d'aller tracassant
De pays en autre, demandant au passant.

» Quand l'univers je regarde et contemple,
Je crois que Dieu me fait servir d'exemple,
Pour témoigner sa mort et passion,
En attendant sa résurrection. »

Cette complainte, que nous avons citée dans son entier comme un précieux monument de poésie populaire, a fait place à celle que l'on chante encore dans les foires

et les marchés, et qui est certainement antérieure au passage du Juif errant à Bruxelles, le 22 avril 1774 : on peut supposer qu'elle fut remise en vogue lors de cette apparition mémorable, la dernière qui ait fait du bruit en Europe. Les bourgeois de la ville, qui eurent l'avantage de le voir *si barbu*, esquissèrent sans doute son portrait, que les imagiers d'Épinal et de Troyes ont gravé sur bois en tête de la complainte *nouvelle* que nous savons tous par cœur, nous autres vieilles gens, pour l'avoir entendue cent fois dans notre enfance. Cette complainte, malgré son style grossier et incorrect, offre pourtant une composition remarquable, empreinte d'un profond sentiment de mélancolie, et quelquefois solennelle dans sa plus naïve expression. C'est là une de ces touchantes inspirations du peuple, qu'il faut garder religieusement, comme les vestiges d'une tradition qui s'efface et qui sera tout à l'heure anéantie :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant !
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !
Un jour, près de la ville
De Bruxelles en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèrent en passant :
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit tout difforme
Et très-mal arrangé
Leur fit croire que cet homme
Était fort étranger,
Portant, comme un ouvrier,
Devant lui un tablier.

On lui dit : — Bonjour, maître !
De grâce, accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous :
Ne nous refusez pas,
Retardez un peu vos pas.

— Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur,
Jamais je ne m'arrête

Ni ici ni ailleurs ;
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

— Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard ;
D'un pot de bière fraîche,
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

— J'accepterais de boire
Deux coups avec vous,
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

— De connaître votre âge
Nous serions curieux :
A voir votre visage,
Vous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans,
Vous montrez bien autant.

— La vieillesse me gêne ;
J'ai bien dix-huit cents ans,
Chose sûre et certaine,
Je passe encore douze ans :
J'avais douze ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

— N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'Écriture nomme
Isaac Juif errant ?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous ?

— Isaac Laquedem,
Pour nom me fut donné,
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée :
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif errant.

Juste ciel, que ma ronde
Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois :
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les coteaux,
Les plaines, les vallons,
Tous chemins me sont bons.
J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs

Qui coûtaient bien des vies :

Je les ai traversés

Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,

C'est une vérité,

Ainsi que dans l'Afrique,

Grande mortalité :

La mort ne me peut rien,

Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource

En maison ni en bien ;

J'ai cinq sous dans ma bourse,

Voilà tout mon moyen :

En tous lieux, en tout temps,

J'en ai toujours autant.

— Nous pensions comme un songe

Le récit de vos maux ;

Nous traitions de mensonge

Tous vos plus grands travaux ;

Aujourd'hui nous voyons

Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable

De quelque grand péché,

Pour que Dieu, tout aimable,

Vous eût tant affligé ?

Dites-nous l'occasion

De cette punition ?

— C'est ma cruelle audace

Qui cause mon malheur ;

Si mon crime s'efface,

J'aurai bien du bonheur !

J'ai traité mon Sauveur

Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire

Jésus portait sa croix.

Il me dit, débonnaire,

Passant devant chez moi :

« Veux-tu bien, mon ami,

Que je repose ici ? »

Moi brutal et rebelle,

Je lui dis sans raison :

« Ote-toi, criminel,

De devant ma maison :

Avance et marche donc,

Car tu me fais affront. »

Jésus, la bonté même,

Me dit en soupirant :

« Tu marcheras toi-même

Pendant plus de mille ans :

Le dernier jugement

Finira ton tourment. »

De chez moi, à l'heure même,

Je sortis bien chagrin,

Avec douleur extrême,

Je me mis en chemin ;

Dès ce jour-là je suis

En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,

Adieu la compagnie :

Grâce à vos politesses !

Je vous en remercie.

Je suis trop tourmenté

Quand je suis arrêté.

Depuis que le Juif errant a conté ainsi son histoire aux bourgeois *fort dociles* qui voulaient le retenir en Brabant, il ne s'est montré nulle part, et l'on est autorisé à penser qu'il voyage aux Indes occidentales et que la fin du monde approche. On voit qu'en 1774 il avait encore changé de nom et qu'il se faisait appeler Isaac Laquedem, au lieu de Cartaphilus, de Joseph et de Ahasverus. Nous ignorons le nom qu'il porte à présent et la langue qu'il parle.

Un poète allemand, Schubart, a pris en pitié la destinée errante du malheureux Ahasverus, et il a imaginé de le faire mourir dans cette *rhapsodie* lyrique, où la légende du Juif errant est montée au ton de la plus haute poésie :

« Ahasver se traîne hors d'une sombre caverne du Carmel. Il y a bientôt deux mille ans qu'il erre sans repos de pays en pays. Le jour que Jésus portait le fardeau de la croix, il voulut se reposer un moment devant la porte d'Ahasver ; hélas ! celui-ci s'y opposa et chassa durement le Messie. Jésus chancelle et tombe sous le faix, mais il ne se plaint pas.

» Alors l'ange de la mort entra chez Ahasver et lui dit d'un ton courroucé : « Tu as refusé le repos au Fils de l'homme... Eh bien ! montre, plus de repos pour toi, jusqu'au jour où le Christ reviendra. »

» Un noir démon s'échappa soudain de l'abîme et se mit à te poursuivre, Ahasver, de pays en pays... Les douceurs de la mort, le repos de la tombe, tout cela depuis t'est refusé !

» Ahasver se traîne hors d'une sombre caverne du Carmel... Il secoue la poussière de sa barbe, saisit un des crânes en-

tassés là et le lance du haut de la montagne : le crâne saute, rebondit et se brise en éclats : « C'était mon père ! » s'écrie le Juif. Encore un... Ah ! six encore s'en vont bondir de roche en roche... « Et ceux-ci... et ceux-ci ? rugit-il, les yeux ardents de rage. Ceux-ci ! ce sont mes femmes ! » Ah ! les crânes roulent toujours. « Ceux-ci... et ceux-ci, ce sont les crânes de mes enfants. Hélas ! ils ont pu mourir ! mais moi, maudit, je ne le puis pas !... l'effroyable sentence pèse sur moi pour l'éternité !

» Jérusalem tomba... j'écrasai l'enfant à la mamelle ; je me jetai parmi les flammes ; je maudis le Romain dans sa victoire. Hélas ! hélas ! l'infatigable malédiction me protégea toujours et je ne mourus pas. Rome la géante s'écroulait en ruines, j'allai me placer sous elle, elle tomba... sans m'écraser ! Sur ses débris, des nations s'élevèrent et finirent à mes yeux : moi, je restai et je ne pus finir !

» Du haut d'un rocher qui régnait parmi les nuages, je me précipitai dans le gouffre des mers ; mais bientôt les vagues frémissantes me roulèrent au bord, et le trait de feu de l'existence me perça de nouveau. Je mesurai des yeux le sombre cratère de l'Etna, et je m'y jetai avec fureur. Là, je brûlai dix mois parmi les géants, et mes soupirs fatiguèrent le gouffre sulfureux ; hélas ! dix mois entiers ! Cependant l'Etna fermenta et puis me revomit parmi des flots de lave : je palpita sous la cendre et je me remis à vivre.

» Une forêt était en feu, je m'y élançai bien vite : toute sa chevelure dégoutta sur moi en flammèches ; mais l'incendie effleura mon corps et ne put pas le consumer. Alors je me mêlai aux destructeurs d'hommes ; je me précipitai dans la tempête des combats. Je défiai le Gaulois, le Germain... Mais ma chair émoussait les lances et les dards ; le glaive d'un Sarrasin se brisa en éclats sur ma tête ; je vis longtemps les balles pleuvoir sur mes vêtements, comme

des pois lancés contre une cuirasse d'airain. Les tonnerres guerriers serpentèrent sans force autour de mes reins, comme autour d'un roc crénelé qui s'élève au-dessus des nues.

» En vain l'éléphant me foula sous lui ; en vain le cheval de guerre irrité m'assaillit de ses pieds armés de fer. Une mine chargée de poudre éclata et me lança dans les nues ; je retombai tout étourdi et à demi brûlé, et je me relevai parmi le sang, les cervelles et les membres mutilés de mes compagnons d'armes.

» La masse d'acier d'un géant se brisa sur moi ; le poing du bourreau se paralysa en voulant me saisir ; le tigre émoussa ses dents sur ma chair ; jamais lion affamé ne put me déchirer dans le cirque. Je me couchai sur des serpents venimeux ; je tirai le dragon par sa crinière sanglante : le serpent me piqua et je ne mourus pas ; le dragon s'enlaga autour de moi et je ne mourus pas !

» J'ai bravé les tyrans sur leurs trônes ; j'ai dit à Néron : « Tu es un chien ivre de sang ! » A Christiern : « Tu es un chien ivre de sang ! » A Mulei-Ismaël : « Tu es un chien ivre de sang ! » Les tyrans ont inventé les plus terribles supplices : tout fut impuissant contre moi !

» Hélas ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir reposer ce corps épuisé de fatigues ! traîner sans fin cet amas de poussière avec sa couleur de cadavre et son odeur de pourriture ! contempler des milliers d'années l'Uniformité, ce monstre à la gueule béante, le Temps fécond et affamé qui produit sans cesse et sans cesse dévore ses créatures !

» Hélas ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir mourir ! ô colère de Dieu ! pouvais-tu prononcer un plus effroyable anathème ? Eh bien ! tombe enfin sur moi comme la foudre, précipite-moi des rochers du Carmel, que je roule à ses pieds, que je m'agite convulsivement et que je meure ! »

» Ahasver tomba. Les oreilles lui tintèrent

et la nuit descendit sur ses yeux aux cils hérisssés. Un ange le reporta dans la cave.

« Dors maintenant, Ahasver, dors d'un paisible sommeil ; la colère de Dieu n'est pas éternelle ! A ton réveil, il sera là, celui dont à Golgotha tu vis couler le sang, et dont la miséricorde s'étend sur toi comme sur tous les hommes ! »

Est-ce encore là une allégorie ? Schubart réclame-t-il le pardon et l'oubli en faveur du déicide qui pèse sur les Juifs ? demande-t-il au monde chrétien de permettre enfin que cette nation errante retourne dans le pays de ses ancêtres, et se repose enfin après dix-huit siècles d'épreuves et de persécutions ? Cette pièce lyrique n'est plus la pieuse et naïve complainte que les pèlerins du moyen âge répétaient d'une voix traînante et plaintive, en étalant aux yeux de la foule émerveillée les reliques ou *rogatons* qu'ils disaient rapporter de Rome ou de Jérusalem ; c'est une admirable méditation de la philosophie religieuse sur les mystères de la vie humaine ; c'est un élan de l'âme vers le ciel ; c'est une consolante pensée de la mort.

PAUL-L. JACOB, Bibliophile.

Les Deux Voyages.

PREMIER VOYAGE.

1642.

Mlle de Murinais à Mlle de Fromond, pensionnaire du couvent des Dames Ursulines de Melun.

Paris, ce 16 novembre 1642.

Je ne suis pas encore revenue de mon étonnement, ma chère Marie. Comment ! moi, ton Henriette, ta folle compagne, à laquelle il n'y a pas encore un mois tu essayais en pleurant le voile de novice, je suis sortie du couvent pour n'y plus rentrer ; j'habite Paris et je vais être présentée à la

cour ; pour comble de biens, madame l'abbesse permet notre correspondance, et veut que ta prudence vienne en aide à ma fragilité !... « Mon Dieu ! que suis-je donc pour être ainsi comblée ? »

Ce matin cette exclamation m'est échappée tout haut en présence de mon oncle, qui me répondit d'un grand sang-froid : « Vous êtes, mademoiselle, une Murinais aussi bien que votre tante, ma défunte femme, qui était fille de mon neveu à la mode de Bretagne, ce qui a fait que je n'ai pu l'épouser qu'avec dispenses... Mais passons. » Je tremblais déjà que mon oncle ne s'embarquât dans le récit bien connu de son premier mariage, et qu'il n'en vînt à me parler du second, auquel je ne puis me résigner... Par la grâce de Dieu, il continua ainsi l'énumération des avantages que j'ai reçus de la nature. « Vous êtes la fille d'un brave gentilhomme qui a bien servi le roi ; vous êtes la nièce ou plutôt l'enfant d'adoption d'un pauvre vieillard qui n'est pas encore oublié à la cour... enfin, mademoiselle, vous possédez un beau nom, un castel en ruines et quelques terres engagées... ce que je vous conseille de ne point perdre de vue lorsque... » J'em brassai bien vite le baron de Murinais ; je ne voulais pas lui en laisser dire davantage, ni s'étendre sur la manière dont je dois me conduire avec le plus humble de mes soupirants.

Te voilà toute surprise !... Comment, dis-tu, Henriette est courtisée ? Henriette est recherchée... je la croyais encore honteuse, embarrassée, ignorante ? Mon Dieu, non ! Figure-toi que rien n'est plus aisé à apprendre que la vie du monde. Veut-on, par exemple, qu'un jeune homme vous remarque ? on a l'air d'admirer ce qu'il étale avec le plus de prétentions, sa chevelure d'emprunt, ses rubans, ses bijoux ; faut-il qu'un vieillard vous trouve aimable ? on l'écoute ; qu'une femme déjà sur le retour vous pardonne vos dix-sept ans ? on s'émerveille de sa toilette, de sa beauté, et l'on

devient, comme ton Henriette, une petite personne très-choyée et très-admirée.

Mais à quoi pensais-je de bavarder de la sorte sans songer que je te dois le récit de notre voyage ! Je ne te répéterai pas toutes les raisons qui ont fait fixer notre départ au samedi 10 novembre, malgré le mauvais temps et le peu de durée des jours en cette saison, ce qui devait nous exposer à toutes sortes de dangers.

Ce bienheureux samedi, dès quatre heures du matin, nous entendîmes la messe dans la chapelle du château. Nous nous étions confessés la veille, mon oncle, la baronne et moi, de sorte que nous reçûmes la communion avant de monter en voiture, exemple qui a été suivi par la plupart de nos gens. En sortant de la chapelle, nous trouvâmes dans la salle basse les notables de la ville de Melun ; ils venaient complimenter mon oncle et lui souhaiter bon voyage ; lui, pour ne pas rester en arrière, voulut boire avec eux le vin de l'étrier ; cérémonie qui, à mon grand déplaisir, nous conduisit jusqu'à sept heures et demie ; enfin le boute-selle sonna. Notre train était magnifique et digne en tout du baron de Murinais, commandant pour le roi les ville et citadelle de Melun. C'étaient d'abord le coche attelé de quatre chevaux ; un chariot attelé de même suivait, portant cinq de nos filles de chambre, coiffeuses, etc., etc. ; venaient ensuite quatre mulets chargés de bagages ; outre toutes ses parures, depuis sa robe de noce jusqu'à ce jour, madame de Murinais emportait la tenture de sa chambre, ainsi que les rideaux de son lit, et mon oncle une notable portion de son argenterie : devant descendre à Paris chez un ami, le président Larivière, il ne voulait pas y occasionner trop d'embarras. Six hommes à cheval, bien armés d'arquebuses, nous escortaient sous le commandement de Pascal Henrion ; Jacquet, le page de mon oncle, suivait aussi à cheval, tenant en bride le cheval de bataille du baron de Murinais. Malgré la pluie

battante qui tombait depuis le matin, mon oncle voulut sortir de Melun, monté sur *Arbelle*, qui, voyant son maître oublier ses soixante-dix ans, oublia à son tour ses trois lustres de service, et se mit à caracoler. Les pauvres de toutes les paroisses étaient accourus donner leurs bénédictions au baron et à la baronne, qui sont fort aumôniers. Les parents et les amis de nos gens nous accompagnèrent aussi jusqu'aux portes de la ville.

Notre lourde voiture cheminait lentement à travers les rues tortueuses de Melun ; arrivée sur la hauteur, proche du couvent des Blancs-Manteaux, je soulevai un des rideaux de cuir du coche, je voulais jeter un dernier regard sur Melun, envoyer un dernier adieu au couvent des Ursulines ; un épais brouillard le dérobaît à ma vue ; jamais le ciel ne me parut aussi triste que dans ce jour ; toute la joie de mon cœur fut insuffisante pour éclairer ces ténèbres, et je me rejetai dans le coche, me surprenant à regretter ce que je quittais.

Mon oncle et sa femme occupaient la banquette du fond, je m'étais placée sur celle du devant, ayant l'aumônier à côté de moi. A l'une des portières se trouvait mademoiselle Bruno, espèce de duègne que la baronne de Murinais se croit toujours assez jeune pour être obligée de conserver. A l'autre portière, Jacques Deshaies, sorte de nain hideux, bancal, que ma belle-tante a affublé d'un costume moresque et du nom d'Almanzor : c'est son page ; elle voudrait bien le faire passer pour son bouffon de cour, mais il est si maussade et de si méchante humeur que la chose est impossible.

Nous eussions été fort à l'aise ainsi casés, sans le supplément de compagnie qu'il avait plu à chacun d'emmener avec soi. Le baron s'était engagé à laisser sa meute à Melun, mais il n'avait pas entendu par là se séparer de Phébé, sa chienne favorite. Or, comme dame Phébé avait mis bas peu

déjourné avant notre départ, il fallut l'embarquer avec sa progéniture. Tout ce ménage fut commodément établi sous la banquette occupée par Almanzor, dont les courtes jambes ne dépassaient pas le rebord. C'eût été fort bien si le nain et la chienne n'avaient pas été ennemis irréconciliables ; de sorte qu'ils ne firent que se quereller tout le long du chemin. Non content d'avoir son page et sa duègne, la baronne de Murinais emmenait encore avec elle un gros chat angora. Zizi, fièrement campé dans le giron de sa maîtresse, roulait des yeux remplis d'épouvante ou de convoitise, selon qu'il les tournait du côté de Phébé ou vers une cage dans laquelle mademoiselle Bruno tenait enfermé un sansonnet. Heureusement le père Antoine, l'aumônier, n'avait pas jugé à propos de compléter cette image de l'arche de Noé en y faisant monter l'ami de son patron ; il se contentait de tenir sur ses genoux une grande boîte renfermant une image de saint Hubert, destinée à nous préserver des loups et des chiens enragés.

Le vent, de plus en plus froid et humide, nous força à baisser les rideaux du coche. Le père Antoine entonna alors les litanies de tous les saints, que nous suivîmes en répondant : *Ora pro nobis*. Ce pieux exercice joint à l'obscurité nous plongeait peu à peu dans une sorte d'engourdissement qui n'était pas sans charme, lorsque Zizi voulut profiter de la torpeur générale pour tenter une entreprise diabolique sur la cage de Bruno ; la volatile effrayée poussa un cri qui éveilla Phébé ; la chienne se dressa en aboyant, le chat se mit aussitôt en défense, le poil hérissé, la griffe en l'air ; Almanzor grogna contre Phébé, qui l'avait presque renversé en se levant ; madame de Murinais criait que son chat devait être étranglé ; Bruno pleurait son sansonnet dévoré, à ce qu'elle croyait ; la chienne aboyait toujours avec plus de fureur, le chat rugissait. le père Antoine allait avoir recours à la chasse de saint Hubert... mon oncle ouvrit

les rideaux du coche ; on s'examina... bêtes et gens étaient en vie. Au commandement du baron, Phébé se retira sous sa banquette ; Zizi, largement souffletée par mon oncle, se cacha dans la robe de sa maîtresse ; Bruno donna du biscuit à son oiseau, et tout rentra dans l'ordre.

Notre convoi cheminait lentement sur un sol détrempé ; le jour fuyait avec une effrayante rapidité ; de sorte que la nuit était presque complète quand nous entrâmes dans la forêt de Sénart : chacun se disant à part soi l'étendue et la nature des dangers que nous allions courir ; un silence complet régnait dans la voiture ; l'escorte suivait le coche d'aussi près que le permettait le mauvais état de la route ; le cocher n'y voyant plus pour éviter les pas dangereux, notre équipage bondissait sur d'énormes cailloux et s'abîmait ensuite dans des ornières fangeuses ; deux fois il s'embarba de façon qu'il nous fallut mettre pied à terre, et que nos gens eurent des peines infinies à le tirer de ces bourbiers. Il en était de même de notre escorte : plusieurs chevaux s'abattirent ; le mulet qui portait la cantine fut même si blessé dans l'une de ces bagarres, qu'il fallut le décharger et abandonner toutes nos provisions de bouche. Deux heures furent ainsi employées à faire un peu moins d'une lieue ; nous croyions passer la nuit dans cette forêt ; le vent, la pluie, les voleurs, les loups et les lutins, ne nous faisaient pas de cet événement une partie de plaisir. Mon oncle gromelait entre ses dents des invocations aux saints, qui ressemblaient fort à des blasphèmes ; la baronne pleurait, l'aumônier priait, mademoiselle Bruno parlait à son sansonnet, Almanzor hurlait chaque fois que Phébé, non moins inquiète que nous, se dressant pour flairer le danger, mettait sa redoutable mâchoire en contact avec les jambes du nain. Pour moi, ma chère Marie, je demandais sincèrement pardon à Dieu d'avoir préféré le monde et la cour à la sécurité du cloître.

J'allais peut-être faire quelques vœux imprudents, quand Pascal nous rendit un peu de courage en signalant une faible lumière dans le lointain.

Notre caravane se dirigea aussitôt vers ce point lumineux. « Que ce soient seulement des humains qui allument la nuit ces feux dans les bois, et je n'aurai pas de regret de les avoir été chercher, » dit mon oncle en montant sur Arbelle pour se mettre à la tête de ses gens. En approchant, nous reconnûmes que la lumière partait de l'une des masures d'un pauvre village dont nous étions beaucoup plus près que nous ne l'avions pensé. La porte de la maison éclairée était décorée d'un fagot de houx au-dessous duquel se balançait une sorte d'écriteau servant d'enseigne. Le bruit des cloches de nos mulets nous annonçant de très-loin, l'hôte était sur sa porte pour nous recevoir; mais cet empressement de bon augure fit place à un air passablement refragné, quand il vit briller le canon des arquebuses et qu'il put compter huit hommes bien armés, non compris le baron, dont la verte vieillesse ne promettait pas une victoire facile à qui eût voulu nous attaquer. Aussi cet homme chercha-t-il à nous arrêter sur sa porte : « sa maison n'était pas digne de nous, disait-il; il n'avait ni logement ni provisions, il nous engageait à continuer notre route; nous étions à moitié chemin de la lisière du bois, et il s'engageait, si nous le voulions absolument, à nous servir de guide. » Tout en parlant ainsi il barrait la porte; le baron impatienté le poussa rudement pendant que Pascal, le prenant au collet, menaçait de l'étrangler au premier soupçon que ferait naître sa conduite... Toute résistance cessa à l'instant même; mon oncle entra le premier dans une salle basse dont la lumière venait de disparaître; mais à la lueur incertaine d'un feu expirant, il vit deux hommes, une femme et plusieurs enfants qui semblaient chercher à se cacher en se glissant le long du mur : « Qu'on allume des torches, s'écria

mon oncle; qu'on fouille cette mesure du haut en bas, et toi, Pascal, tiens ferme celui-là, dit-il en désignant notre hôte; il payera pour tous si nous apercevons quelque chose de suspect. »

Les lumières brillèrent... aussitôt la femme, les enfants tombèrent à genoux en protestant de leur innocence; mais les deux hommes que mon oncle avait cru voir n'étaient plus dans la chambre, et les recherches les plus minutieuses ne firent rien découvrir qui pût nous causer la moindre inquiétude; au contraire, Jacquet remonta de la cave, roulant devant lui un petit tonneau de vin du pays, et suivi de Daniel, notre garde-chasse, qui portait un grand lièvre et un quartier de chevreuil : « Ah ! misérables ! s'écria mon oncle en s'adressant à ses hôtes; voilà comme vous respectez le gibier du roi ! » Les pleurs et les supplications recommencèrent; ces gens que nous avions pris pour des brigands n'étaient que des braconniers; cependant je crois encore qu'ils nous auraient fait un mauvais parti si nous n'avions été si bien accompagnés.

L'hôte n'avait pas exagéré l'exiguïté de sa maison; elle offrait pour tout logement la salle basse où nous étions, plus un grenier où il se retira avec sa femme et ses enfants. Le baron de Murinais, après un partage équitable des provisions trouvées chez le braconnier, fit étendre dans notre salle des bottes de paille sur lesquelles nous nous arrangeâmes ainsi que nos femmes, car pour des lits il n'y fallait pas penser. Le père Antoine et Almanzor restèrent avec nous dans cette chambre, le reste s'établit comme il put sous un hangar où étaient déjà attachés les chevaux et les mulets. Heureusement le bois ne manquait pas pour faire un bon feu.

Notre souper nous ayant rendu le courage, nous nous apprêtions à dormir quand Phébé donna de nouveau l'alarme : l'œil étincelant, le poil hérissé, elle s'élança vers la porte en donnant de la voix; des hurlements sinistres ne tardèrent pas à répondre

à ses cris : les loups venaient en bande livrer un assaut aux bêtes et aux cavaliers qui étaient en dehors; ceux-ci les écartèrent à coups d'arquebuse, mais toute la nuit nous les entendîmes rôder autour de la maison. Le père Antoine avait découvert la chasse de saint Hubert et nous fit mettre en prières : « Ce sont, dit-il, des âmes en peine qui habitent les corps de ces bêtes féroces et les forcent à errer ainsi toutes les nuits ; » supposition que les cris furieux ou plaintifs de ces animaux rendaient très-probable. Mon oncle promit aux âmes du purgatoire cinq messes, à la première église qu'il rencontrerait sur son chemin, et quinze à Paris. Le père Antoine fit en outre parmi nous une quête à cet effet : ma tante donna sa bourse, moi un collier de prix, et nos femmes tout ce qu'elles avaient d'argent et de bijoux : ces offrandes ne furent pas vaines; les loups s'éloignèrent peu à peu... je pensais pouvoir enfin dormir; mais le jour ne devait pas tarder à paraître; Pascal vint prendre les ordres de mon oncle pour le départ, et il fallut nous arracher à notre paille, qui commençait à nous sembler bien bonne !

Au matin la pluie cessa, et le vent passant au nord nous fit espérer une journée un peu meilleure que celle de la veille. En effet, nous sortîmes sans encombre de la forêt, et avant midi, nous arrivions à Villeneuve-Saint-Georges, assez à temps pour entendre la grand'messe. Le bailli vint complimenter mon oncle à la sortie de l'office et lui offrir un modeste dîner. On regarda comme un miracle à Villeneuve-Saint-Georges que nous ayons traversé la forêt de Sénart, de nuit, sans plus mauvaise rencontre que celle que nous avions faite, et mon oncle ajouta le prix d'une messe d'actions de grâces à celui des cinq messes qu'il avait demandées pour les âmes du purgatoire.

Nous étions près de Paris, et nous pensions être à la fin de nos peines, nous devions cependant trouver de nouveaux obstacles. Au confluent de la Seine et de la

Marne, en face de Charenton, les eaux gonflées par les pluies de l'automne débordaient sur les deux rives; ces crues subites augmentant encore la rapidité du courant, le patron du bac seigneurial refusa d'abord de traverser la rivière pour nous conduire sur l'autre bord; mais les offres et plus encore les menaces du baron de Murinais le décidèrent à tenter l'entreprise. Ce n'était pas chose facile que de faire entrer notre train dans un bac ! Les femmes pleuraient, les chevaux se cabraient, les mule reculaient au lieu d'avancer... l'une d'elles, plus rétive que les autres, tomba à l'eau avec la charge qu'elle portait... je vis madame de Murinais prête à s'évanouir; elle croyait que sa robe de nocce venait de faire naufrage ! heureusement la mule noyée ne portait que de la vaisselle d'argent, qu'on parvint à repêcher, non sans une notable perte de temps. Le bac fit deux voyages pour transporter notre suite; au troisième il vint nous prendre, et ce dernier embarquement ne fut pas le moins fécond en aventures.

La baronne de Murinais et son chat ayant également peur de l'eau, protestaient, chacun à leur manière, qu'ils ne s'exposeraient pas à ce perfide élément; mon oncle parla raison; je suppliai, m'agenouillant presque devant ma tante, pour la décider à entrer dans le bac; rien n'y fit. Mon oncle la voyant inébranlable et les marins s'impatientant, prit le parti de l'enlever, et le fit avec une vigueur et une promptitude qui annonçaient plutôt trente ans que soixante-dix... Mais dans ce mouvement Zizi tomba à l'eau; le pauvre animal se sentant la proie de cet élément ennemi, poussa un si horrible miaulement, que sa maîtresse, rassurée aussitôt sur elle-même, se dressa comme une lionne en demandant : « Quel insolent frappe mon chat ? » Toute réponse était inutile, car elle put voir l'infortuné Zizi, entraîné par le courant, voguer vers l'Océan avec une rapidité désespérante; et mon oncle, humilié et furieux contre lui-même, cherchant tout bas une excuse qu'il

ne trouvait pas.... Ma tante prit le parti de s'évanouir.

Il fallait que mon oncle déchargeât sur quelqu'un la mauvaise humeur que ce grotesque accident avait soulevé dans son âme; malheureusement il aperçut Almanzor qui riait de tout son cœur, et de la mort de Zizi, qu'il haïssait, et de la mauvaise affaire que le baron venait de s'attirer en noyant le chat de sa femme. Mon oncle, outré de l'impertinence du petit monstre, le prit par le collet, et le plongeant dans l'eau lui dit : « Eh bien, va le repêcher ce maudit chat ! » Almanzor crut toucher à sa dernière heure; en cherchant à se retenir au bord du bac, il entraîna une corbeille où dormaient les chiens de Phébé; la brave levrette voyant ses fils en danger de mort, n'hésita pas à se lancer après eux dans l'eau... Ce dernier effet de son emportement contrista tout à fait le baron; il retira Almanzor, et croisant ses bras sur sa poitrine il regardait sa bonne chienne lutter contre les vagues pour sauver ses enfants ou périr avec eux; et des larmes sillonnèrent ses joues vénérables. Un tel spectacle m'émut jusqu'au fond du cœur; détachant mon brancelet, je dis aux mariniers : « Cet or est à vous si vous sauvez Phébé. » Mon oncle me regarda avec tendresse; j'avais bien deviné qu'il n'osait pas donner pour sa chienne une rançon qu'il n'avait pas offerte pour le chat de la baronne.

Les mariniers, excités par l'appât du gain, mirent un batelet à l'eau; mais avant qu'ils se fussent éloignés du bac, Phébé était parvenue à saisir avec sa gueule la frêle embarcation dans laquelle voguaient ses fils, et nageait vers le bord, où elle arriva avant nous.

Le chevalier de Luzy, qui commande pour le roi le château de Beau-Séjour, bâti par Henri IV pour la charmante Gabrielle, instruit de la venue du baron de Murinais, l'attendait à la descente du bac. La présence de cet officier, dont la suite était nombreuse et l'équipage

des plus lestes, fit ce que nos soins n'avaient pu obtenir, elle ranima la baronne. Sans s'occuper davantage du perfide élément qui lui enlevait Zizi, elle demeura dans le bateau tout le temps nécessaire à mademoiselle Bruno pour lui arranger les cheveux et défriser sa collerette. Le page, non séché, mais secoué de façon à ne plus égoutter, prit en rechignant la queue de la robe de sa maîtresse; Pascal lui offrit sa main, respectueusement couverte de la basque de son habit; je suivis ma tante, conduite de même par Jacquet; et mademoiselle Bruno, d'après mon avis, couvrit la cage de son sansonnet d'un morceau d'étoffe, de sorte qu'elle semblait porter le coffre à bijoux de sa maîtresse. Notre cortège ainsi organisé, et grossi de nos femmes qui se pressaient sur nos pas, ne laissait point que d'être très-imposant; il parut même si nombreux au chevalier de Luzy, qu'il ne put s'empêcher de demander à mon oncle s'il avait à sa disposition le Louvre ou la Bastille Saint-Antoine pour loger tout ce monde. Il lui conseilla en même temps de renvoyer tout de suite à Melun, page, escorte, aumônier, et même quelques-unes de nos demoiselles suivantes; mais le baron n'y voulut point consentir, et bien lui en prit, ainsi que tu vas le voir.

Le verglas rendait impraticable une rude montée qui se trouve à Charènton, du côté de Paris; deux partis restaient à prendre: l'un, d'accepter l'hospitalité que le chevalier de Luzy nous offrait au château de Beau-Séjour; l'autre, de faire un détour pour sortir de Charenton et arriver à Paris en traversant le bois de Vincennes. Malgré les prières de sa femme, qui, disait-elle, se mourait de fatigue, le baron préféra partir à rester. Le chevalier de Luzy nous servit d'escorte jusqu'aux limites de son gouvernement; il voulait nous suivre plus loin; mon oncle ne le permit pas; les airs galants du chevalier lui déplaisaient, m'a-t-il dit depuis. M. de Luzy prit donc congé de nous à la lisière du bois, où nous attendaient

de nouvelles et plus tragiques aventures.

Le bois de Vincennes, moins étendu que la forêt de Sénart, est tout aussi sombre et mal habité. Ce ne sont point les loups et les braconniers qu'on y rencontre, mais les trainards de l'armée et les gens sans aveu qui l'infestent et le rendent dangereux le jour, aussi bien que la nuit. Notre cortège chemina péniblement sur une route défoncée par le passage continu de l'artillerie; nous n'avions point de guide; le chevalier de Luzy, qui comptait nous en servir, avait seulement recommandé à Pascal de marcher toujours dans la direction du sombre donjon que nous voyions s'élever au-dessus des arbres.

Tout le monde dans le coche gardait le silence... un secret pressentiment semblait nous avertir de la scène qui se préparait. Le jour commençait à baisser, lorsque nous arrivâmes à l'un des carrefours de la forêt. Pascal arrêta la marche; il ne savait plus laquelle des trois routes qui se présentaient il devait prendre. Nous mimés tous la tête hors des portières pour dire notre avis... le lieu où nous nous trouvions était affreux!... une croix plantée à l'entrée d'une des routes annonçait un malheur récent, et deux hideux cadavres accrochés aux plus hautes branches d'un chêne disaient la terrible justice qui avait été faite. Tout à coup, une troupe nous environne, le pistolet au poing et proférant les plus affreuses menaces; nos gens ainsi surpris se laissent intimider; mon brave oncle veut s'élancer hors du coche... il est à l'instant même pris, renversé, garrotté... il veut parler... sa voix ne forme plus que des sons inarticulés; je le crois blessé à mort; mon cœur et ma tête sont un moment serrés comme dans un étau; mais le sang des Murinais reprend promptement son cours; je monte sur le devant du coche, et, appelant Pascal, je lui commande d'une voix ferme la manœuvre qu'il devait faire pour fusiller les brigands avec avantage, et attendre le secours soit du

château de Vincennes, soit du chevalier de Luzy, qui ne pouvait être bien éloigné. Je prononçai ce nom avec tant d'assurance qu'il rendit courage à nos gens et intimida les assaillants. C'était justement le chevalier qui avait fait pendre les deux misérables dont les corps balottaient aux arbres, ce que j'ai appris depuis. Pascal, revenu de son trouble, ordonna une première décharge dont l'effet fut de dégager notre coche; le père Antoine, aidé d'Almanzor et de la bonne Phébé, avait déjà repoussé ceux qui cherchaient à s'y introduire pour nous en arracher. Le combat s'engagea ainsi entre nos braves serviteurs et une partie des brigands, tandis que l'autre se ruait sur nos bagages et le chariot où étaient nos femmes, ainsi que leurs cris ne tardèrent pas à nous l'apprendre. Le cœur me battait bien fort, je t'assure, ma chère Marie; cependant je ne cessai pas un moment de commander le feu avec l'apparence du sang-froid...

Enfin le secours, plutôt espéré qu'attendu, survint! Le chevalier de Luzy, qui nous suivait à peu de distance sans être vu, ayant entendu la mousquetade, accourut au grand galop avec tout son monde; le bruit du pas des chevaux suffit pour dérouter les brigands; ils s'enfuirent dans toutes les directions, chassant devant eux les mules chargées de nos bagages, que Pascal ne tarda pas à reprendre, car la peur les leur fit promptement abandonner pour se sauver plus vite.

Laissant la baronne de Murinais rendre grâce à notre libérateur, je m'élançai hors de la voiture pour aller vers mon pauvre oncle, que son aumônier venait de relever. Il n'était pas blessé... un fragment de dent brisée, entré dans la lèvre inférieure, l'empêchait seul de parler.

Après une pareille lutte, on ne pouvait plus songer à entrer le même soir dans Paris; le chevalier nous procura un gîte au village de Vincennes; nous y passâmes la nuit à panser les blessures de deux de nos gens qui avaient été atteints dans la

mêlée et à nous remettre de nos propres émotions.

Ce ne fut donc que le lendemain matin, quarante-huit heures après notre départ de Melun, que ton amie a fait connaissance avec la capitale du beau royaume de France.

Le chevalier de Luzy vint le soir même à l'hôtel du président Larivière s'informer de l'état de nos santés ; depuis lors il ne passe pas un jour sans nous visiter : mon oncle n'en prend plus d'humeur ; il dit que cette assiduité est le prix de ma généreuse compassion pour Phébé, au passage du fleuve, et de mon courage dans la forêt.

Voilà une longue lettre, ma chère Marie ; je sens le besoin de repos ; un autre jour je te parlerai de Paris, de la cour, de tout

ce que je verrai enfin. On nous a dit bien des fois au couvent que dans les choses de ce monde la peine passe le plaisir... j'en conviens pour les voyages, mais je ne puis le croire pour ce qui m'attend encore... l'avenir, ma chère Marie, me semble rempli d'enchantements.

Nota. La présence du nom d'Henriette de Murinais sur l'arbre généalogique de la famille de Luzy prouve que le mariage si discrètement désiré par la jeune fille a eu lieu, et une nombreuse lignée de quatre fils et trois filles dit assez combien ce mariage a été heureux.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Matres Dolorosae.

Il est dans l'univers deux vénérables femmes
Dont le divin amour purifia les âmes ;
Par leur sublime exemple et leur soumission
Nous enseignant à tous la résignation,
Ayant bu toutes deux à ces coupes amères
Que le sort fait passer des épouses aux mères ;
Tremblant incessamment, sous le ciel en courroux,
L'une pour son enfant, l'autre pour son époux ;
Symboles toutes deux de la noble souffrance :
La mère du Sauveur et la reine de France.

ANTONI DESCHAMPS.



Ayuntamiento de Madrid

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Le Guérilléro, opéra en deux actes; paroles de M. Théodore Anne; musique de M. Ambroise Thomas.

La scène se passe en Portugal, aux environs d'Oporto, en 1640, à l'époque de la guerre qui enleva le Portugal à l'Espagne, et donna la couronne au duc Jean de Bragance, lequel devint don Juan IV, dit le Fortuné.

Le théâtre représente, à gauche, l'entrée d'une forêt; à droite, des ruines se continuant jusqu'à une tour démantelée; au fond, une montagne de laquelle on descend au moyen d'un escalier grossièrement taillé dans le roc. Au pied de la tour est une tente, plus près de la scène une autre tente moins vaste. Des soldats commandés par un lieutenant arrivent à pas lents et découragés; le jour commence à faiblir.

Ce sont des soldats portugais; ils se plaignent de leur misère; ils sont las de se battre contre les Espagnols pour don Juan, qui avait promis de venir se mettre à leur tête, et qui pourtant ne vient pas. Ils accusent Fernand, leur chef, d'oublier ses devoirs pour courir après toutes les jeunes filles. Aujourd'hui, c'est après Theresa, jolie paysanne aux yeux noirs. En effet, d'autres soldats amènent Theresa et Francesco, son fiancé, enlevés par l'ordre de Fernand, au moment où ils allaient se marier. Fernand vient recevoir la jeune fille, qu'il veut épouser le lendemain, malgré sa douleur et ses larmes. Francesco se désespère de ne pouvoir la venger. Theresa se trouve sans protecteur, sans appui; son frère Pablo, surnommé *l'Impitoyable*, est chef d'une bande de guérilléros au service de don Juan; mais depuis longtemps Pablo n'a pas donné de ses nouvelles... les fiancés ne peuvent que prier le ciel de venir à leur secours. Fernand les fait emmener par ses soldats. La nuit vient; il se jette sur un lit

de camp placé sous une tente. Bientôt on entend une patrouille qui s'approche. Un inconnu paraît au sommet de la montagne; il se glisse dans le camp sans être vu de la sentinelle; mais elle se retourne, et lui crie : « Qui vive? — Ami! répond-il. — Pendant la nuit, que cherchez-vous ici? — Votre chef. — Mensonge! » A ce bruit, les soldats réveillés accourent de tous côtés en criant : « Vengeance contre l'Espagnol, contre l'espion! » Fernand saute sur ses armes, sort de sa tente... A la vue de l'inconnu, il reste frappé de surprise, puis une idée paraît traverser son esprit : « Suivez-moi, » dit-il à l'inconnu, qu'il emmène dans sa tente. Mais les soldats murmurent de ce que leur chef, au lieu de les mener au combat, leur fait jouer le rôle de bandits en enlevant deux fiancés presque au pied de l'autel; ils craignent la vengeance de Pablo; ils croient qu'en ce moment Fernand les livre à un espion; ils vont se révolter... Fernand paraît : « A genoux! » leur dit-il; puis, se découvrant, il s'agenouille le premier, et leur montrant l'inconnu : « C'est le roi! — Vive à jamais Juan de Bragance! » crient les soldats. Le roi relève leur courage; il veut que, par leurs exploits, ils rendent la liberté au Portugal esclave. Tous jurent de vaincre ou de mourir. Entraînée par le roi, une partie des soldats sort en agitant ses armes, tandis que l'autre, gravissant les rochers, s'élance en éclaireurs.

Le théâtre représente une grande salle de style mauresque, ouvrant sur des jardins.

Le majordome Vicenzio a reçu dans son château Theresa et Francesco, délivrés par des soldats de Fernand; mais la jeune fille baisse la tête; elle se croit déshonorée par l'affront que lui a fait le guérilléro; c'est en vain que son fiancé lui jure qu'il l'aime toujours, qu'il veut être son époux.... Elle demande vengeance... Vicenzio vient les prévenir que Fernand s'avance; mais il n'est pas seul; le roi l'accompagne avec sa suite et ses soldats; ils sont vainqueurs des

Espagnols. Theresa court se jeter aux pieds du roi, en criant : « Sire, justice ! — Relevez-vous, » lui répondit-il. La jeune fille le regarde étonnée... « Ces traits, cette voix... Je me trompe sans doute, se dit-elle en voyant les soldats et les seigneurs ; tout me prouve que ce n'est pas lui. » « Parlez, reprend le roi, qu'il, pendant ce temps, est resté calme ; je dois justice à tous. — Sire, dit la jeune fille, hier mon fiancé et moi nous nous rendions à l'église pour prendre Dieu à témoin de notre mariage, lorsque des soldats nous ont enlevés et amenés à ce misérable.... (elle désigne Fernand). Mon père fit la guerre aux Espagnols ; il est mort : mon frère se bat pour vous... Sire ! vengez la fille et la sœur des Pablo ! — Disculpez-vous, dit le roi s'adressant au guérilléro. — Cela est vrai, sire... Puisque vous êtes roi, prononcez ma sentence, répond-il d'un air indifférent. — Qu'on aille chercher un prêtre ! ordonne le roi aux soldats. J'honore votre valeur, ajoute-t-il en s'adressant à Fernand ; mais cette jeune fille, restée un instant en votre puissance, n'en est pas moins flétrie... Vous serez son époux. » Le guérilléro est au comble de ses vœux ; Francesco et Theresa sont au désespoir... Mais il faut obéir !... Le roi prend la main de la pauvre Theresa, et sort suivi de Fernand, des seigneurs et des soldats. Resté seul avec Francesco, Vicenzio essaye en vain de le calmer : le fiancé voulait courir à l'autel empêcher le mariage... On entend les cloches de la chapelle... Il est trop tard !... Le roi revient avec Theresa... mais Fernand n'est point auprès de son épouse. « Ah ! s'écrie Francesco, vous avez fait, sire, un acte indigne d'un bon roi ; car le père de Theresa, en mourant, me l'avait donnée. — Mais il te l'avait donnée pure de toute offense, répond le roi ; la justice d'abord... à présent... la vengeance ! (Il fait un signe, ce signe est répété au dehors par un de ses gens.) Une fille outragée était indigne de toi... (On entend une explosion de coups de fusil.) tu peux maintenant épouser la

veuve d'un soldat. » Puis, lui présentant Theresa : « Reçois-la de son frère, et non des mains du roi. »

Pablo, ce chef de guérilléros, surnommé *l'Impitoyable*, ayant appris l'enlèvement de sa sœur, était venu trouver Fernand. Celui-ci, frappé de la ressemblance de Pablo avec le roi, en avait profité pour empêcher la révolte de ses troupes, et Pablo pour réparer l'honneur de sa sœur outragée.

Pablo embrasse Theresa et son beau-frère. Les soldats et les seigneurs approuvent la vengeance du guérilléro ; ils le prennent pour chef, et le suivent en marchant sur Lisbonne afin d'en chasser les Espagnols et de rendre la couronne à don Juan de Bragance.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Je te le disais bien ! « Il y a du malheur dans l'air ; rapprochons-nous, comptons-nous... » Hélas ! le roi n'a plus le compte de ses enfants ! nous devons nous rapprocher de lui pour qu'il voie moins le vide que lui a laissé la mort ! Le 13 juillet, prêt à partir pour le camp de Saint-Omer, le duc d'Orléans avait dit à ses officiers : « Vous devez avoir, messieurs, mille choses à faire au moment de votre départ ; ne m'accompagnez pas ; je ne vous demande que trois quarts d'heure pour aller dire adieu à la reine. » Il part seul. Près du bois de Boulogne, ses chevaux s'emportent ; le prince avait un jeune cocher ; pour l'aider à les retenir, il s'élance hors de sa voiture, tombe... et meurt sans avoir recouvré connaissance un seul moment... Pour ce seul moment, la reine offrait à Dieu le reste de ses jours ! — Bonne mère ! consolez-vous par ces paroles de la Bible : *Henoch marcha avec Dieu, et il ne parut plus, parce que Dieu l'enleva.* Bonne mère ! qui, soutenue par le roi, disiez, en suivant à pied jusqu'à Neuilly le brancard où gisait le corps de

votre premier né : « Je l'aimais trop ! Dieu m'a punie ! » ne vous accusez pas ! le cœur de toutes les mères est ainsi fait ! l'enfant qu'elles perdent est toujours celui qu'elles croient le plus aimer ! — La reine pleure et prie nuit et jour pour son fils, elle est femme !... mais le roi a, dit-il, trente-trois millions d'enfants qui réclament son temps et son amour... il retient ses sanglots et ses larmes. — Et vous, noble et gracieuse princesse Hélène, vous n'irez plus vous promener au bras de votre mari, tenant vos jolis enfants par la main ; vous voilà cachant votre douleur sous vos longs voiles de deuil, vous qui disiez à ceux qui s'occupaient de votre toilette : « Surtout ! rien qui ressemble à une coiffure de veuve ! » Pourtant vous voilà veuve, et veuve pour toujours ! Votre mari est mort jeune et beau, noble et brave, intelligent, généreux, affable et bon ; il était le père des soldats, dont il avait partagé les dangers et la gloire ; le protecteur des artistes, dont il savait juger et récompenser les œuvres ; l'espoir de tous les Français, dont il représentait le glorieux avenir... mais il a vécu heureux frère, heureux fils, heureux époux, heureux père, prince aimé, admiré... Dieu en vous l'enlevant lui a évité les souffrances du corps et celles de l'âme, car il n'a pas su qu'il vous quittait, qu'il quittait toutes les affections de ce monde... Ne le plaignez pas !... le prince vit encore sur la terre, dans vos regrets, dans l'histoire, dans le souvenir de ses contemporains ; et au ciel, d'où il vous aime toujours et veille sur les destins de ses petits enfants... Vous seule êtes à plaindre !...

Nous avons sympathisé toutes deux au malheur qu'éprouve la France, ma chère amie ; prions pour le roi, pour la reine, à qui Dieu a déjà enlevé deux beaux diamants de sa couronne de mère ; et ainsi que le comte de Paris disait à son cousin le duc de Wurtemberg : « Philippe, tu as perdu ta mère, moi j'ai perdu mon père... soyons tristes !... » nous aussi soyons tristes !

En distribuant cette année les prix de vertu légués par M. de Montyon, l'Académie nous a fait connaître deux admirables femmes, deux saintes : l'une, Madelaine Saunier, naquit en 1802 à Saint-Étienne la Varenne, département du Rhône. Ses parents étaient pauvres ; ils avaient beaucoup d'enfants. Madelaine se consacra d'elle-même à soigner ses frères et ses sœurs ; elle ne jouait jamais, et voici quels étaient ses seuls plaisirs. Chaque jour, en allant aux champs, elle emportait sa frugale nourriture, dont elle distribuait une partie aux pauvres du voisinage, et ne leur demandait en retour que de lui garder le secret... Mais sa constitution souffrit du peu de nourriture et des fatigues excessives qu'elle se donnait pour sa famille ; des infirmités précoces vinrent l'atteindre sans ralentir son zèle et sa charité. Devenue indépendante, Marianne allait encore porter au loin ses soins et ses sacrifices ; avait-elle épuisé toutes ses ressources ? elle allait affronter les refus de l'égoïsme, dans l'espoir de rencontrer quelque sympathie et de consoler les malheureux qu'elle avait laissés sans espoir. Ainsi pendant quinze ans elle faisait à pied chaque jour une demi-lieue pour porter la nourriture à un aveugle et à sa fille idiote. — A la même distance de la demeure de Marianne, il existait une pauvre fille couverte de lèpre que sa famille avait abandonnée et reléguée dans une étable ; Madelaine alla, pendant dix-huit mois, deux fois par jour, panser ses plaies, la nourrir, la consoler ; et la pauvre fille rendit son âme entre les bras de Madelaine, qu'elle bénissait après Dieu. — Lors des inondations du Rhône, Madelaine faillit périr en traversant un torrent débordé, comme elle portait ses secours de tous les jours à une pauvre femme. On reprochait à Madelaine son imprudence : « Que voulez-vous ! répondit-elle, j'en'y étais pas allée hier, je ne pouvais manquer d'y aller aujourd'hui. » — Au plus fort de l'hiver de 1835, Madelaine avait découvert, au loin dans la cam-

pagne, une femme dont la pauvre demeure ressemblait à l'ancre d'une bête fauve. Cette femme voyait depuis longtemps approcher ses derniers moments ; Madelaine, assise à son chevet, ne la quittait plus. A la fin d'une longue nuit, une neige épaisse couvrait la terre, un vent glacé ébranlait la hutte où s'abritait tant de misère et de charité ; Madelaine avait allumé quelques branches de bois vert dont la fumée incommode la pauvre femme, déjà en proie aux convulsions de la mort, lorsque la porte fermée en dedans par une pierre s'entr'ouvre et laisse apercevoir le museau d'un loup affamé. Madelaine, effrayée, repousse la porte, contient la pierre, pousse des cris différents pour que l'animal croie avoir affaire à différentes personnes à la fois ; mais ses forces s'épuisaient... Heureusement le jour paraît, le loup s'éloigne... quelques heures après la pauvre femme avait cessé de vivre. Mais à la nuit le loup peut revenir dévorer la morte. Madelaine court chez le paysan le plus voisin, le prie de recevoir les restes de la pauvre femme ; le paysan y consent ; Madelaine revient à la hâte, charge la morte sur ses épaules, l'apporte chez le paysan, et le lendemain les pas du loup imprimés sur la neige et marqués dans la hutte lui prouvèrent que ses craintes étaient vraies et que son courage avait été récompensé. L'Académie accorde 3,000 francs à Madelaine Saunier ; mais déjà, par leurs dons, la bonne reine et sa fille, la duchesse d'Orléans, étaient venues la secourir et l'aider dans sa charité.

De même que Madelaine se dévouait à l'humanité tout entière, de même Marie-Catherine Naville, née à Sanderville, dévouement d'Eure-et-Loir, s'est dévouée à une seule famille. Entrée à seize ans comme domestique chez des maîtres riches, quand ils devinrent pauvres elle travailla pour les nourrir, les soigna dans leurs plus horribles maladies, leur ferma les yeux, refusant les offres de fortune qui lui étaient

offertes ; et pendant trente-six ans, après trois générations, elle se trouve encore élever la petite fille de ses premiers maîtres... L'Académie a accordé à Marie le prix de 3,000 francs.

Sept prix de 1,000 francs chaque ont encore été distribués pour des actes de vertu et de courage ; puis des médailles de 500 francs. Au nombre des personnes qui les ont méritées, on cite M. Aymond de Virieux, dont je t'ai raconté le dévouement lors de l'incendie des wagons du chemin de fer de Versailles.

Voici notre planche VIII.

Le n° 1, ce sont deux semés pour bonnets du matin.

Le n° 2 est un encadrement pour mouchoirs. Tu achettes un carré de batiste de 55 centimètres, tu y fais dessiner cet encadrement ; tu achettes 3 mètres de dentelle haute de 5 centimètres ; tu bâtis le haut de cette dentelle sous la ligne extérieure de cet encadrement, et tu fronces la dentelle à chaque coin du mouchoir ; puis tu brodes au plumetis ce dessin sur la batiste de manière à ce qu'en faisant le cordonnet de la ligne extérieure et la feuille qui tombe, tu brodes ensemble la batiste et la dentelle. Le reste du dessin ne se brode que sur la batiste seule : découpe la batiste qui se trouve n'être pas brodée sur la dentelle. Tout dessiné ce mouchoir coûte 6 fr. à la *Brodeuse*.

Le n° 3 est un ornement pour un coin de mouchoir ; au-dessus on brode son chiffre.

Le n° 4 est le dessin d'un étui de porte-cigare qui se brode, en soie demi-torse et en fil d'or ou d'argent, sur moire noire, verte ou violette. Je l'ai vu au *Symbole de la Paix*.

Au milieu de ce dessin on place le chiffre.

Les deux raies transversales qui séparent le dessin du haut et le dessin du bas d'avec celui du milieu sont inutiles ; ces raies servent à t'indiquer où tu t'arrêteras si, au lieu d'un étui de porte-cigare, tu voulais faire un petit portefeuille. J'en ai

vu un semblable chez madame Chardin.

Le n° 5 est l'autre côté de l'étui du porte-cigare ou du portefeuille.

Le n° 6 est la grandeur du soufflet du porte-cigare; les lignes pointées indiquent où il se replie.

Le n° 7 est la grandeur du soufflet de l'étui.

Ces deux derniers modèles ne te sont utiles que si tu voulais faire toi-même cet étui de porte-cigare. Tu peux l'acheter tout fait chez un gainier, ou le faire monter rue Saint-Honoré; cela coûte 4 fr.

Venons maintenant à nos figurines.

Le n° 8 est un des côtés du devant de la robe de ville qui s'agrafe sur la poitrine. La robe est en barège.

Le n° 9 est la moitié du dos.

Les manches se taillent sur le n° 19 de la planche IV.

Ce corsage peut aussi s'ouvrir derrière; alors on place un passe-poil au milieu des deux côtés du devant, et on les réunit par une couture. Sur la poitrine, les fronces sont arrêtées, comme tu le vois, au bas des épaules et au bas de la taille. Sur le dos, elles sont aussi arrêtées au bas de la taille.

Le n° 10 est la moitié d'une pèlerine qui se taille en biais exact, si l'étoffe est large et d'une seule couleur. Par exemple, tu plies un fichu simple en deux, tu l'arrondis derrière en coupant la pointe, puis tu coupes les deux pointes du devant et échancres le tour du cou.

Ces pèlerines se taillent en droit-fil derrière, si l'étoffe a des raies ou des fleurs.

Le n° 11 est la manche courte de la robe de bal. Cette robe est en gros-de-Naples blanc, rose ou bleu.

Le n° 12 est la Berthe. Je te conseille de la doubler de grosse mousseline empesée, de coudre à l'envers, du haut et du bas, le dessus à la doublure, puis de retourner la Berthe à l'endroit.

La manche et la Berthe sont garnies de coques de ruban de satin blanc, rose ou bleu; tu peux les garnir aussi d'une double ruche

d'un tulle de soie blanche, imitation de blonde, haut de 5 centimètres. Le côté droit de la Berthe doit être aussi garni; ce côté se réunit au côté gauche sur le milieu de la poitrine.

Ce corsage se taille sur les modèles n°s 12 et 13, planche IV.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un canezou de mousseline que j'ai vu chez madame Lefèvre.

Le n° 14, un des côtés du devant.

Le n° 15 est le revers qui s'adapte au dos et le long des devants jusqu'au bas de la taille.

Des signes semblables t'indiquent où ces modèles doivent se réunir.

Lorsque tu as taillé en mousseline claire le dos, les devants et le revers, voici comment tu les broderas.

Le n° 16 est la bande qui se brode au milieu du dos; à partir du chiffre 15 (modèle n° 13): cette bande descend jusqu'au bas de la taille.

Le n° 17 est la bande qui se brode au côté extérieur du dos, sur l'épaule droite. Cette bande part du chiffre 24 (modèle n° 13), et descend jusqu'au bas de la taille.

Tu calques ce dessin à l'envers; cela te fait l'autre bande, qui se brode à l'autre côté extérieur du dos, sur l'épaule gauche.

Le n° 18 est la bande qui se brode au côté extérieur de l'un des devants, sur l'épaule droite. Cette bande part du chiffre 0 (modèle n° 14), et descend jusqu'au bas de la taille.

Tu calques ce dessin à l'envers, et cela te fait l'autre bande, qui se brode à l'autre côté extérieur de l'autre devant, sur l'épaule gauche.

Retourne cette planche.

Le n° 19 est la pointe de la partie supérieure de la bande qui se brode sur le côté gauche du revers. Ce dessin part du chiffre 15 (modèle n° 15), et descend jusqu'au bas de ce revers.

Tu calques à l'envers cette partie supérieure de la bande; cela te fait le côté

droit du revers. Mais comme l'espace a manqué pour mettre en entier cette bande, le n° 20 en est la suite.

Calque à l'envers ce n° 20, et tu auras aussi la suite de la bande qui se brode sur le côté gauche.

Les dents qui se trouvent à l'extérieur du canezou se festonnent et se découpent; le reste du dessin se brode en cordonnet.

Tout dessiné sur belle mousseline, ce canezou coûte 5 francs, au coin de la place Vendôme.

Ce canezou se fronce au bas du dos, au bas des devants, et se monte sur une ceinture de mousseline que recouvre ensuite la ceinture de gros-de-Naples qui orne le bas de la taille.

Ne t'inquiète pas de tous ces détails; commence ton canezou en me suivant de point en point, et tu verras que tout cela est très-facile... grâce à la peine que je me suis donnée... mais si tu réussis, ce sera ma récompense.

Il me reste à te raconter quelques toilettes. Hélas! elles seront toutes noires; mais le deuil fini, tu pourras les exécuter en couleur.

J'ai rencontré aux Tuileries une demoiselle qui avait une robe de gros-de-Naples sur les modèles n°s 14, 15 et 16 de la planche IV, ornée devant et sur la poitrine de quarante-huit boutons de verre de la couleur de sa robe. Une écharpe de barége terminée du bas par un effilé en soie torse. Un chapeau de paille jaune garni en dessus, autour de la forme, sans la dépasser, et devant, au bas du fond, d'un ruban de gros-de-Naples plissé à plis ronds; un bavolet derrière, au milieu un nœud formé de deux boucles et de deux bouts, et les brides posées en dessous de la passe. Une dentelle repliée carrément sur elle-même, des deux côtés du menton, formait un col carré. Cette demoiselle tenait à la main un grand éventail.

Dans une visite du soir, une de mes amies avait une robe de mousseline de laine dont

la jupe était ornée de 5 plis en comptant l'ourlet, hauts de 8 centimètres chacun et espacés entre eux de 8 centimètres; le corsage et les manches faits sur les modèles n°s 8, 9 et 11 de la planche VIII; une ceinture de gros-de-Naples large de 7 centimètres, longue de 2 mètres 50 centimètres, dont les deux bouts étaient effilés et noués ensuite : cette ceinture formait devant deux nœuds au bas de la taille. Des coques de ruban de gros-de-Naples pareil, mais large de 6 centimètres, ornaient le bas des manches et le tour du cou, à la place de la dentelle que tu vois à la toilette de ville; un nœud de 90 centimètres de ruban pareil à la ceinture et, comme elle, effilé aux deux bouts, était posé à la place de la rose que tu vois à la toilette de bal. Des gants courts.

Une petite fille avait une robe de percale faite à la Vierge; des manches courtes, un pantalon garni d'une bande d'organdy festonnée, plissée à plis ronds et cousue sur les manches et le pantalon de manière à former deux petites têtes dont une seule dépasse au dehors; un camail d'organdy dont tout le tour, l'ouverture des manches et le col étaient garnis d'une bande d'organdy festonnée, plissée à plis ronds et cousue de même. Ses cheveux étaient frisés à l'enfant, son chapeau de paille avait des rubans noirs, une longue plume noire tombante sur le côté de la passe; ses mitaines, ses bottines étaient noires.

Un petit garçon lui donnait le bras; il avait une veste de velours noir, à revers, ornée d'un seul rang de boutons de jais noir à partir du bas du revers jusqu'au bas de la veste, en tout 6 boutons; 6 plus petits pour les deux manches. Son pantalon était de coutil blanc, froncé devant, monté sur une ceinture haute de 6 centimètres, fermée avec trois boutons de coutil blanc; cette ceinture remontait par dessus la veste. Ce petit garçon avait une cravate de gros-de-Naples noir; un col de chemise rabattu; et une casquette de mérinos noir.

ornée d'un long gland qui pendait jusque sur l'épaule droite.

Adieu, ma chère amie; prions le ciel qu'il ne nous envoie pas d'autre malheur; prions-le qu'il inspire nos députés réunis afin de faire une loi qui règle la régence pour un avenir... bien loin de nous, je l'espère!... Moi je voudrais que la duchesse Hélène, mère du prince royal, fût nommée régente: quand un peuple a une charte qu'il n'y a plus qu'à suivre, il me semble facile de se laisser régner par les ministres que nomme le peuple, c'est-à-dire que nomment les députés qui le représentent. Il y a de mauvais Français, vois-tu, qui, par orgueil, sont toujours mécontents du roi régnant; ils se révoltent de lui obéir, bien que ce ne soit qu'obéir à la loi; mais le roi la représente, et c'est à lui qu'ils s'en prennent... Si nous avions une régente, ce mauvais orgueil, ce mauvais vouloir se briseraient contre la mère du roi futur... Les Anglais, les Portugais, les Espagnols ont bien des reines, nous pourrions bien avoir une régente!...

Mais ceci est de la politique... n'allons pas sur les brisées de nos pères, de nos frères! A nous de prier tout bas pour notre belle France, à eux de dire tout haut ce qu'ils pensent ou ce qu'ils désirent... Pourtant, je ne peux m'empêcher de te citer ces strophes que M. de Pussy, mon frère, m'a envoyées d'Alger.

DEUIL DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

Mêlés aux citoyens de la belle Algérie,
Nos soldats saluaient, vainqueurs, la paix chérie;
Mais un noir pavillon dans le port vient d'entrer...
Ah! quelque grand malheur menace la patrie,
Car marins et soldats s'abordent pour pleurer!

Notre Prince n'est plus! Perte immense, infinie!
Cette noble existence, au sort de tous unie,
De notre France était l'espérance et l'appui,
Et ses deux fortes sœurs, Armée et Colonie,
Avaient grandi, souffert et su vaincre avec lui!

Les soldats redisaient un passé qui l'honore:
Quand juillet nous rendit le drapeau tricolore,
Du peuple et de l'armée il défendit les droits.
Tant que la liberté fut d'exces pure encore,
Lui-même il la guida vers le palais des Rois.

D'une vieille blessure apaisant la souffrance,
Par le canon d'Anvers il réjouit la France.
Déjà tremblait de peur ton orgueilleux airain,
Lion de Waterloo!... déjà pleins d'espérance,
Nos regards et nos cœurs s'élançaient sur le Rhin!

« Ce beau rêve, dit-il, deviendra de l'histoire...
» Patience! en Afrique il est une autre gloire.
» Ouvrir un nouveau monde à notre activité,
» C'est une œuvre fertile, une noble victoire,
» Digne encor de la France et de l'humanité! »

Nous, dont il partagea la lutte en Algérie,
Nous l'aimions... il aimait la gloire, la patrie!
Et si nous cédions tous à ce charme vainqueur,
C'était dévouement vrai, non basse flatterie...
Car il fut grand et bon par l'esprit et le cœur!

Car il avait pour tous, avec un tact extrême,
Cette affabilité qui captive et qu'on aime;
Car il veillait en père aux besoins des soldats.
Prince, il fut toujours juste, et puis, soldat lui-même,
Il prit sa large part de gloire en vingt combats.

Noble veuve! à vos fils dites quel fut leur père!
Vivez! Roi des Français; en vous la France espère!
Votre malheur est grand, mais votre cœur est fort...
Oui, vienne l'avenir ou fatal ou prospère,
Sire! c'est entre nous à la vie, à la mort!

Si l'étranger tentait quelque guerre civile,
S'il fallait sur le Rhin reprendre quelque ville,
Viens, *Comte de Paris*, derrière nos chevrons!
Tu sauras, sous *Nemours*, ou d'*Aumale*, ou *Joinville*,
Comme un Prince français gagne ses éperons!

Adieu encore!

J. J.

Éphéméride.

MOEURS ET COUTUMES.

20 août 1572. *Fête allégorique pour le mariage de Henri de Navarre et de Marguerite de France.*

Voici la description de cette fête célébrée deux jours après le mariage du fils de Jeanne d'Albret et de la fille de Catherine de Médicis, telle que la donnent les mémoires d'état de France.

« Le mercredi 20 août furent faits des jeux des longtemps préparés en la salle de Bourbon, comme s'ensuit : premièrement

en ladite salle à main droite y avait le paradis dressé, l'entrée duquel était défendue par trois chevaliers armés de toutes pièces, qui étaient pour le roi et ses frères. A main gauche était l'enfer, dans lequel y avait un grand nombre de diables et petits diaboloteaux faisant infinies singeries et tintamarres avec une grande roue tournante dans ledit enfer, tout environnée de clochettes. Le paradis et l'enfer étaient divisés par une rivière qui était entre eux, dans laquelle y avait une barque conduite par Charon, nautonnier d'enfer. A l'un des bouts de la salle et derrière le paradis étaient les Champs-Élysées; à savoir un jardin embelli de verdure et de toutes sortes de fleurs; et le ciel empyrée qui était une grande roue avec les douze signes du zodiaque, sept planètes et une infinité de petites étoiles faites à jour, rendant une grande lueur et clarté par le moyen des lampes et flambeaux qui étaient artificiellement accommodés par derrière. Cette roue était en continuel mouvement, faisant aussi tourner ce jardin dans lequel étaient douze nymphes fort richement accoutrées. Dans la salle se présentèrent plusieurs troupes de chevaliers errants, armés de toutes pièces et vêtus de diverses livrées, conduits par les princes et seigneurs; tous lesquels tâchant de gagner l'entrée du paradis, pour aller querir les nymphes au jardin, étaient empêchés par les trois chevaliers qui en avaient la garde, lesquels l'un après l'autre se présentaient à la lice; ayant rompu la pique avec lesdits assaillants et donné le coup de coutelas, les renvoyaient vers l'enfer, où ils étaient traînés par les diables. Cette forme de combats dura jusqu'à ce que les chevaliers errants eurent été combattus et traînés un à un dedans l'enfer, lequel fut pris clos et fermé. A l'instant descendirent du ciel Mercure et Cupidon portés par un coq chantant et dansant. Le Mercure était Etienne Leroy,

chantre tant renommé, lequel descendu en terre, se vint présenter aux trois chevaliers, et après un chant mélodieux, leur fit une harangue, laquelle parachevée, il remonta sur son coq toujours chantant, et fut reporté au ciel. Lors les trois chevaliers se levèrent de leurs sièges et traversant le paradis et les Champs-Élysées allèrent querir les douze nymphes, lesquelles ils menèrent au milieu de la salle, où elles se mirent à danser un bal fort diversifié, ce qui dura plus d'une heure. Le bal parachevé, les chevaliers qui étaient dans l'enfer furent délivrés, et après se mirent à combattre et à rompre les piques en feinte; la salle était toute couverte d'éclats de piques; on voyait un feu sortir de tous côtés des harnois. Le combat fini, on mit le feu à des traînées de poudre qui étaient autour d'une fontaine dressée quasi au milieu de la salle, d'où s'éleva un bruit et une fumée qui fit retirer chacun.

Dans le génie qui avait présidé aux détails de cette fête, il n'est pas difficile de reconnaître celui qui méditait la Saint-Barthélemy.

Mosaïque.

—
Qui est en faute, est en crainte.

Maxime milanaise.

—
Beaucoup réfléchir et parler peu, c'est le secret de tout apprendre.

Maxime chinoise.

—
La mort est un chameau noir qui s'agenouille à toutes les portes.

Maxime turque.

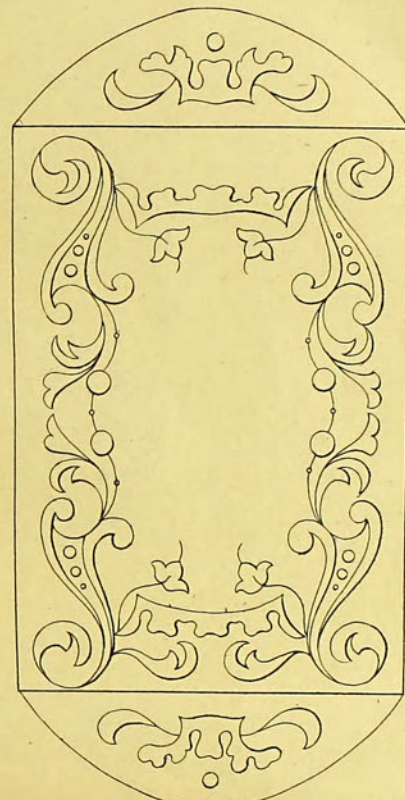


ton et non que c'est d'économie pont- | chambellan ; les boulangers, au grand
que que nous venons vous offrir, mesde- | panetier du roi ; les marchands de vin et
moiselles. Il faut reconnaître toutefois que | autres breuvages, au grand échançon, etc.

descendu
rois che-
eux, leur
hevé, il
tant, et
chevaliers
ersant le
rent que-
s ils me-
elles se
rsifié, ce
al para-
ans l'en-
mirent à
n feinte;
ts de pi-
ous côtés
it le feu
ent au-
au mi-
ruit et

aux dé-
ficile de
Saint-

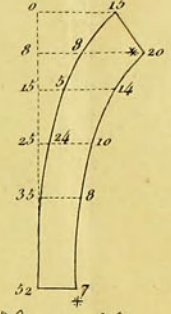
N^o 4.



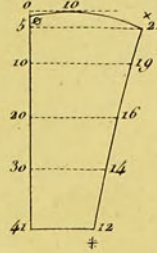
N^o 5.



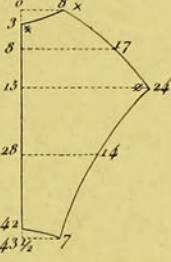
N^o 15.



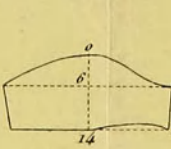
N^o 14.



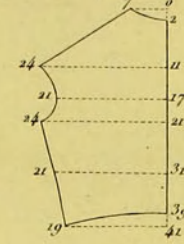
N^o 13.



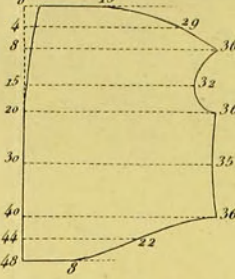
N^o 12.



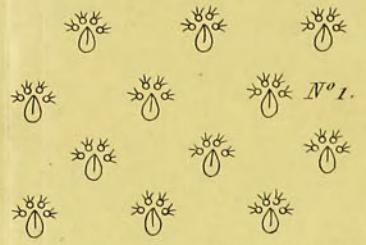
N^o 9.



N^o 8.



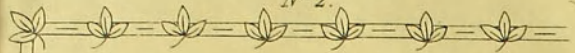
N^o 1.



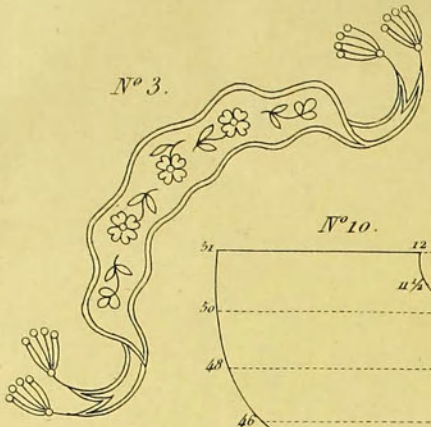
N^o 1.



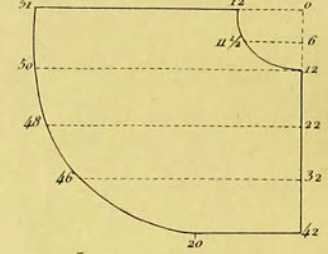
N^o 2.



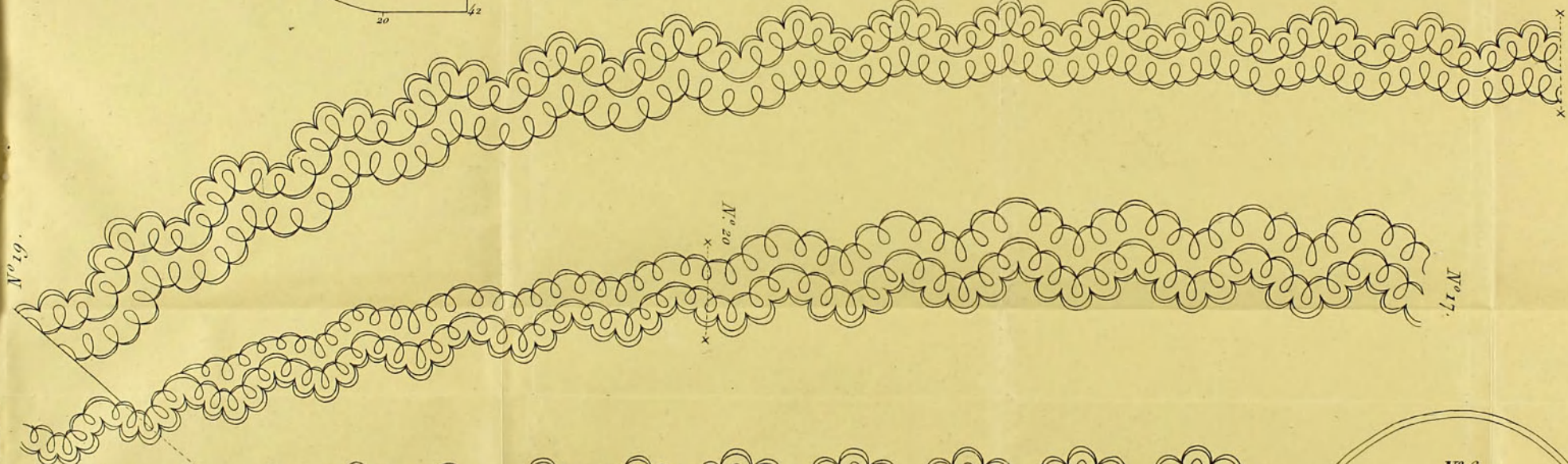
N^o 3.



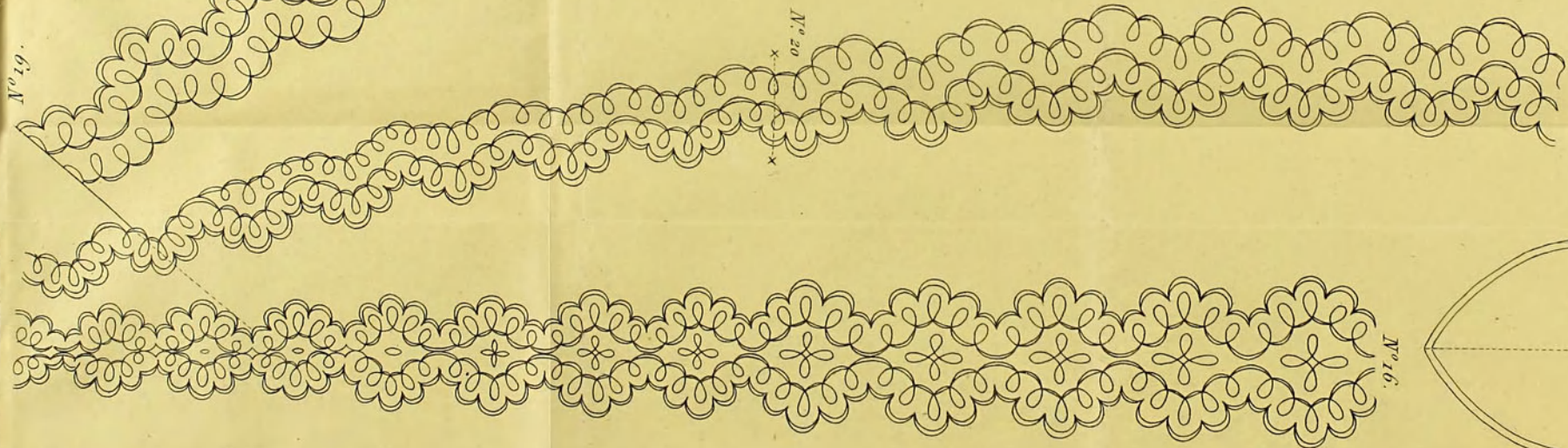
N^o 10.



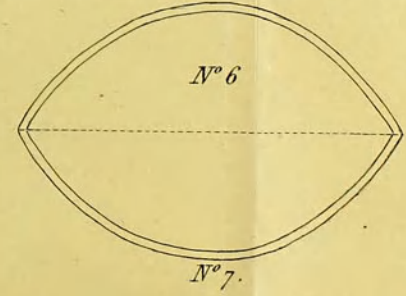
N^o 19.



N^o 20.



N^o 17.



N^o 6.

N^o 7.

N^o 18.



er
ra
de
pi
A
av
di
ta
da
cl
pa
la
Cl
be
ét
ja
te
ur
zo
pe
gr
la
le
ro
au
do
Da
ir
to
co
les
ra
ja
va
ap
ro
do
ve
dia
qu
été
l'e
l'i
Cu
dan

Ayuntamiento de Madrid

Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais